

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|---|
| <p><input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée</p> <p><input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée</p> <p><input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque</p> <p><input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)</p> <p><input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents</p> <p><input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure</p> <p><input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.</p> <p><input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:</p> | <p><input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur</p> <p><input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées</p> <p><input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées</p> <p><input type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées</p> <p><input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées</p> <p><input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence</p> <p><input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression</p> <p><input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire</p> <p><input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible</p> <p><input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.</p> |
|--|---|

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

↓



L'HISTOIRE

DU

NOUVEAU-MONDE

OU

DESCRIPTION

DES

INDES OCCIDENTALES

NOUVELLE-FRANCE

LIVRE SECOND

RÉIMPRESSION

QUEBEC

TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE

1882

E 143
L314
1882



CANADA

NATIONAL LIBRARY
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

L'HISTOIRE
DU
NOUVEAU-MONDE

OU
DESCRIPTION

DES
INDES OCCIDENTALES

CONTENANT DIX-HUIT LIURES

PAR LE SIEUR IEAN DE LAËT, D'ANUERS, ENRICHI DE
NOUELLE TABLE GÉOG. ET FIG. DES ANIMAUX,
PLANTES ET FRUITS.

A LEYDE

CHEZ BONAVENTURE ET ABRAHAM, ESEUERS, IMP. ORDINAIRES DE
L'UNIVERSITÉ.

ciōiōckl.



L'HISTOIRE
DU
NOUVEAU-MONDE
OU
DESCRIPTION
DES
INDES OCCIDENTALES

NOUVELLE-FRANCE

LIVRE SECOND
RÉIMPRESSION

QUEBEC
TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE
1882

E143

L314

1882

DESCRIPTION
DES
INDES OCCIDENTALES

NOUVELLE-FRANCE

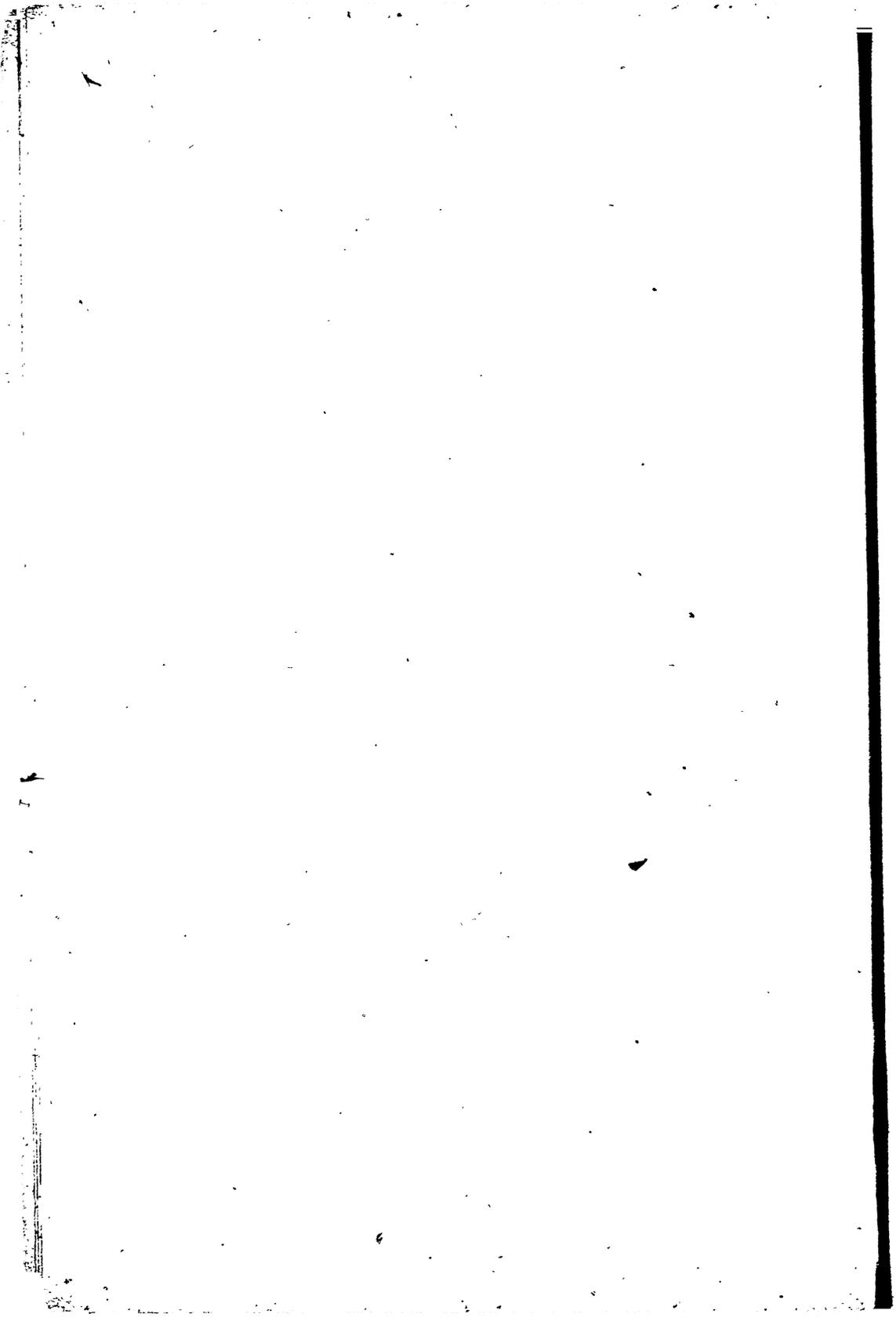
LIVRE SECOND

INTRODUCTION

Après avoir parcouru au livre précédent tant les grandes que petites Isles, qui sont dedans ou autour de ce grand golfe de mer, nous passerons maintenant à la Contiente, la description de laquelle nous commencerons au costé Septentrional, lequel embrasse plusieurs régions, et de fort grandes prouinces ; iusques ici presque incognuës (quelques-unes exceptées) ou légèrement et seulement proche du riuage cognuës : car hormis la Nouvelle-Espagne et les prouinces qui lui attouchent iusques au sein de Californie, nous n'auons eu qu'une fort petite cognoissance des autres qui sont au milieu du pais ; par ainsi, nous traiterons légèrement de

celles qui sont moins cognuës, nous arreetans un peu plus diligemment aux autres qui le sont plus, nous ne commencerons pas toutesfois cette description par ces derniers confins, qui sont sous le pole mesme, mais passant outre ces regions non cultiuées qui sont toujours roides de glaces et de neges continuës, qui n'ont esté visitées qu'en passant par ceux, qui par diners recoins, golfes et destroits, ont iusques ici cherché en vain passage vers la Tartarie et le royaume de la Chine, nous commencerons par celles qui ont desia receu quelque culture par les hommes ; qui atouchent le cinquante quatre ou le cinquième degré de la hauteur du pole du Nord, et s'appellent auiourd'hui du nom de Nouvelle-France : non que ces regions ayent premièrement esté descouvertes et visitées par les François, car auant aucune nauigation des Bretons ou Normands vers ces pais, une grande partie de la coste maritime auait esté non seulement descouuerte, mais mesme delignée par Iean et Sebastien Cabots Venitiens, sous les auspices de Henri VII roi d'Angleterre, comme font foi leurs chartes Geographiques (desquelles il s'en trouue encore plusieurs pour le iourd'hui en Angleterre) qui contiennent ces mots : " l'an du Seigneur cLccccxcvii Iean " Cabot Venitien et Sebastien son fils ont monstré le " chemin à cette terre, à laquelle auparauant personne " n'auoit osé aller, le XXIV de Iulliet enuiron cinq " heures du matin. Et la nomma Terre premièrement " veuë, ie croi que de la mer il auoit ieté ses yeux premièrement vers cette part : car il appela l'isle qui est " vis-à-vis S. Iean, pour cette raison comme ie pense " qu'elle fut descouverte le iour qui est dédié à S. I. " Baptiste. Les habitans de cette terre se seruent de

“ peaux d’animaux et de despoüilles de bestes sauvages
“ pour habits, et en font autant d’estime que nous de nos
“ plus precieux vestemens. Quand ils vont à la guerre,
“ ils se seruent d’arc, de fleches, de picques, de dards, de
“ massuës de bois et de sondes. La terre y est sterile et
“ n’apporte aucun fruit, d’où vient qu’elle est remplie
“ d’ours de couleur blanche et de cerfs d’une extraordi-
“ naire grandeur : elle abonde en poisson, et mesme il y en
“ a de fort grands, tels que sont les loups marins et ceux
“ qu’on appelle vulgairement Saumona ; il s’y trouve des
“ soles si longues, qu’elles surpassent une aulne de lon-
“ guëur. Et surtout il y a une grande abondance de ces
“ poissons qu’on appelle d’un nom vulgaire Bacalaos, il
“ y a en cette isle des oiseaux de proye si noirs, qu’ils
“ ressemblent naïvement aux corbeaux, les perdrix et
“ les aigles y sont noirs.” Voilà ce qui en est escrit en
ce lieu là. Par après les Cabots assauoir l’an 1497
Gaspar Corterealis Portugais visita les mesmes terres
par le commandement du Roi de Portugal et les descou-
urit plus avant le milieu du país, et l’ont occupé comme
leur, y ayans mené des colonies par l’authorité du Roi.
Or la Nouvelle France comme veuler t plusieurs autheurs
françois, y est contenuë entre le quarante et cinquantième
degré de la hauteur du pole du Nord ; les autres l’en-
ferment en des limites plus estroits : d’autres l’estendent
iusques au soixantième degré : La longueur de ces país
vers l’ouest est incertaine : ci-après nous descrirons ius-
ques où les François par leurs nauigations et chemins
terrestres ont pénétré. Nous commencerons au reste la
description de cette Contiente par l’isle de Terre-Neuve,
comme elle est à présent nommée, pour ce qu’elle l’auoi-
sine et ouure le chemin à icelle.



TERRE-NEUUE.

CHAP. I.

Situation de l'Isle, qualités de l'air, de la terre et animaux.

L'Isle de Terre-Neuve est diuisée vers le Nord du Continent de l'Amerique Septentrionale par un destroit fort petit, vers l'Est elle est au deuant de ce golfe où mer Mediteranee qu'on appelle vulgairement de S. Laurent, elle est ceincte entre le quarante six et le cinquante troisième degré de la hauteur du pole du Nord; et si quelque escrivain françois sans nom dans Ramus a bien observé sur le quarantième degré de longitude occidentale (la mesure de longitude estant prise des Isles du Cap verd) de sorte que son cap oriental vulgairement appelé Cap de Raz est distant de Dieppe ville maritime de France de sept cents soixante lieuës presque en droite ligne. Du costé de l'Est et de celui du Sud, elle est batuë de cette grande et spacieuse mer du Nord.

Plusieurs ont escrit plusieurs choses et diuerses des qualités et conditions de son air et de sa terre. Estienne Parmenie Budee, qui a voyagé vers cette isle avec le braue cheualier Anglois Humfred Gilbert, décrit d'icelle dans sa lettre qu'il enuoya à Richard Hackluit en cette sorte. " La terre est en général montueuse et bocageuse, " la plus grand part des arbres sont des pins, d'iceux " une partie vieux, une partie croissent encore, la plus

“ grande partie sont tombés de vieillesse et empesche
“ tellement la veuë de la terre et le chemin aux allans,
“ qu’on n’en pourroit iamais vuidier : les herbes y sont
“ toutes hautes, mais rarement dissemblables aux nostres.
“ Il semble que la nature s’y vueille mesme forcer à y
“ produire du blé : car i’y ai trouué des herbes et des
“ espics semblables à la segle ; qui pourroyent facile-
“ ment, comme il semble, s’accommoder à l’usage de
“ l’homme par la culture et en les semant. Les ronces
“ des forests sont plustost des framboises d’une grande
“ douceur. Les ours apparoissent quelquesfois auprès
“ des loges d’où on les tuë souuënt, ils sont blancs,
“ comme i’ay peu coniecturer par les peaux et plus pe-
“ tits que les nostres. Il est incertain s’il y a du peuple
“ en cette region ou non, ni n’en ay vu aucun qui le peust
“ affirmer. Aussi qui est-ce qui le pourroit, veu que
“ l’on ne peut aller gueres loin ? on ne sçait pas non
“ plus s’il n’y a point quelque metal dans les montagnes
“ pour le mesme suiet, encore qu’on diroit à les voir
“ qu’elles ont des mines cachées. Nous auions donné
“ conseil à l’Admiral de brusler les forests, afin qu’il y
“ eust de l’espace pour visiter le país : lequel conseil ne
“ lui desplaisoit point, s’il n’eust semblé apporter un
“ grand dommage. Car il fut affirmé par des hommes
“ de foi, que cela estant aduenü par cas fortuit en ie ne
“ sçai quelle baye, qu’il ne fut veu de poisson par sept
“ ans entiers, pource que l’eau de la mer estoit deuenüé
“ amere, par la terebinthine qui y estoit coulé le long
“ des ruisseaux lors que les arbres brusloyent. L’air en
“ cette saison (il escriuoit au mois d’aoust) y est si ar-
“ dent, qu’on ne pourroit empescher les poissons qu’on
“ seiche au soleil de brusler, si on ne les tournoit assi-

“ duellement. Combien est grand l’hiuer, les grands
“ monceaux de glace au milieu de la mer nous l’ont ap-
“ prins. Il nous a esté rapporté par nos compagnons,
“ qu’au mois de may ils s’estoyent trouués empeschés
“ entre tant de glaces, qu’il y en auoit des isles hautes
“ de soixante brasses ; le costé desquelles qui estoit vers
“ le soleil estant fondu, toute la masse par un certain
“ contrepoids se tournoit dessus dessous, avec grand
“ danger des assistans comme il est à croire. L’air est
“ moyennement clair en terre ; vers l’Orient il y a tous-
“ iours des nuées en mer ; et en icelle autour du Banc
“ (ainsi appelle-on le lieu où on touche le fonds à qua-
“ rante lieues de la terre et où on commence à pescher
“ les poissons) il n’y a presque pas un iour sans pluye.”
Voilà ce qu’il en escrit. Mais Richard Whitburne An-
glois, dans un liure qu’il a mis en lumière de cette isle,
affirme : que l’air de cette isle est fort sain, non seule-
ment l’esté mais aussi l’hiuer et que la terre y est fertile
au fonds des vallées et au pié des montagnes de sorte
qu’elle produit naturellement l’esté non seulement de
fort bel herbage, mais aussi plusieurs fructs comme des
pois et des veses, qui en grosseur, et bonté ne cèdent
en rien à celles d’Angleterre : elle porte des fraises
rouges et blanches, des grosseilles verdes et autres sem-
blables fructs en grande abondance ; elle n’est pas des-
fournie d’arbres fructiers, veu qu’on y trouue en plu-
sieurs endroits des poiriers, cerisiers et des noisilliers.
Elle est au reste abondante en herbes salubres, comme
persil grand et petit, ozeille et semblables herbes. Elle
porte aussi de fort belles fleurs, principalement des rose
de plusieurs couleurs et d’une fort soüefue odeur ; et pour
la fin il est tout certain par expérience qu’elle porte des

herbes et racines médicinales. Toutes lesquelles choses donnent un assuré témoignage que c'est une terre très-féconde et fertile. Le blé semé par ceux qui y ont hiverné, n'y est pas seulement bien creu mais aussi a rapporté du fruit en abondance. Entre les animaux sauvages, il y a des lieures, renards, castors, ours, loups et escurieux, et autres choses nées pour l'usage et commodités des hommes.

Il y a une fort grande quantité de toutes sortes d'oiseaux, tant aquatiques que forestiers; des oyes, canes et des pinguis, du tout incognus aux Européens, (desquels nous parlerons ailleurs), des pigeons ou ramiers, perdrix, rossignols, et de grands et petits oiseaux de proie et autres. Il y a un nombre infini de fontaines d'eau douce: enfin toute l'isle est entrecoupée de plusieurs rivières, torrens et ruisseaux, qui nourrissent de fort bon poisson, entre lesquels est le saumon, les anguilles, sur tout les truites y excellent: la mer aussi qui l'environne est grandement poissonneuse: Les bayes, ports et haures fournissent de fort bons canores, mousles et autre quoquillage. La variété des arbres sauvages y est grande, il y a de fort hauts sapins, des pins bouleaux et plusieurs autres espars par les grandes forests et bocages fort espais, qui fournissent de matière fort propre pour le feu, les nauires, édifices et autres choses nécessaires à l'usage de l'homme.

L'hiver y est plus froid que son climat ne porte, Withburne estime que cela se fait principalement pour deux causes, pour la grande abondance de glace qui est iettée à cette coste de deuers le nord au temps d'hiver; et l'épaisseur des forests, qui n'ombragent pas seule-

ment la terre en telle sorte que les rayons du soleil ne la peuvent en aucune façon atteindre et se réfléchir, mais aussi engendrent plusieurs vapeurs et nues, à quoi cette Isle est outre mesure sujette ; et lesquelles incommodités il estime qu'on pourroit prévenir si on coupoit les forests, et si on ouvroit un libre accès aux rayons du Soleil vers la terre, il semble que son opinion soit vraisemblable. Or le froid n'y est pas tous les ans égal, car ceux qui y hibernèrent l'an cLoIocxi, affirment, qu'à peine sentirent-ils aucun froid en Octobre, Novembre et une bonne partie de Décembre, tout le reste de l'hiver jusques à la mi-mars, ils n'y remarquèrent qu'un peu de gelée, souvent des vents d'Ouest et peu de vents de Nord-est. Cette Isle comme il appert fut premièrement descouverte par les Anglois et commença d'estre fréquentée par les François de Bretagne et de Normandie l'an cLoIoiV, premièrement de ce costé qui regarde le Sud, entre ces deux caps de Raz et des Bretons : peu apres celui qui regarde le Nord, outre le cap de Bona vista, jusques au détroit qu'on appelle vulgairement Golphe des Chasteaux : les Portugais fréquentèrent les premiers le costé de l'Est, puis après les autres nations de l'Europe.

Les ports et haures de cette Isle ont esté jusques ici également ouverts pour toutes nations, qui en certain temps de l'année ont coutume de s'y retirer pour y seicher et endurcir au soleil les poissons qu'ils ont prins assés pres du riuage : ils s'accordent ensemble par certaines loix et constitutions qui sont establies d'un commun consentement et qui sont volontairement gardées de tous : desquelles la principale est, que chacun pourra

tenir le lieu qu'il aura prins le premier, et qu'il se servira ceste année-là des loges et autres instrumens comme s'ils estoyent à lui : il y en a d'autres que ie laisse exprès. Les Anglois ont essayé quelques fois de s'approprier cette Isle, y ayant imposé tribut aux autres nations et donné quelques loix touchant la Religion et l'obéissance aux Rois d'Angleterre; principalement l'an c1010LXXXIII auquel temps Humfred Gilbert Cheualier, la mit en sa possession et du Roy d'Angleterre, et proposa d'y mener des colonies; mais depuis qu'il se fut perdu en mer repassant dans une barque, on n'a rien fait dauantage et la pristine liberté est demeuré aux pescheurs. Derechef l'an c1010cviII, les Anglois sous le commandement de Iean Guie de Bristok, dressèrent certaines habitations en cette Isle, en la Baye de la Conception, qui y ont duré quelques années.

CHAP. II.

Habitans de Terre Neuue, leurs habits et mœurs.

Tous ceux qui ont ci-deuant escrit de cette Isle, affirment d'un commun accord, que le costé de l'Est et celui du Sud ne sont habitées de personne, mais que les Sauvages vaguent çà et là sans demeure asseurée du costé de l'Ouest et de celui du Nord. C'est un peuple rude et sans ciuilité, n'ayant nulle religion ou cognoissance de Dieu, nul regime Politique entr'eux, et se gouuernent plustost à la façon des bestes sauvages qu'à celle des hommes; du tout semblables en habit et viures aux

Sauvages qui se tiennent en la Contiente vers le Nord, desquels il n'y a point de doute qu'ils ne soyent sortis autres fois et venus là. Au reste, les François et Espagnols qui entrent tous les ans par le destroit de S. Laurens pour y harponner la Balaine et se placent au costé occidental de cette Isle, affirment que ces Sauvages sont assés prompts au service des Européans, estans loués pour peu de viure et de salaire ; et s'employent par un labeur continu à toutes sortes d'ourages, soit à découper les Balaines ou à les esuentrer ou bien à les cuire. Ils sont de moyenne stature de corps, ont les cheveux noirs, la face large, le nez camus, les yeux grands ; tous les masles sont sans barbe : l'un et l'autre sexe teint d'une certaine couleur rouge non-seulement leur peau mais aussi leurs habits, lesquels ils font à la grosse mode de peaux de loup marain. Ils habitent dans des loges ou cabanes faites de perches disposées en rond et liées ensemble au sommet ; qu'ils courent tout autour de peaux de bestes sauvages ou de despouilles de poisson contre l'iniure de l'air et les pluyes : ils font le feu au milieu de leur loge, auprès duquel ils se couchent à terre nuict et iour quand il leur plaist. Ils ont des bateaux composés d'escorce d'arbre, longs de vingt piés pour le plus souvent et larges de cinq ou enuiron en forme de demi-lune ; esleués aux deux bouts et courbés, capables au plus de porter cinq hommes ; avec iceux comme estans fort legers ils coupent les ondes d'une grande vitesse et ils les portent sur les espauls quand il en est besoin ; car ils n'ont point de demeures asseurées, mais vaguans à la façon des Nomades, ils changent fort souvent de demeures, selon que la nécessité les y contraint ou que la commodité les inuite. Leurs armes

sont l'arc et la fleche munies de certaines pierres fort aiguës ou de petits os. Il y a eu aussi autresfois du costé du Sud ou l'habitation est beaucoup plus belle et plus commode, une sorte de gens assés semblables à ceux-ci qui y ont demeuré, mais abhorrans ou craignans comme il est vrai semblable la fréquentation de ceux de l'Europe, ils se sont retirés plus auant dans le país ; Et cet Auteur François Anonyme du quel nous auons fait mention ci-dessus qui a escrit l'an 1539, affirme que la coste du Sud de cette Isle estoit en ce temps habitée d'une nation de Sauvages destituées de toute civilité et humanité, et qui mesprisoyent entièrement l'accointance des autres et de parler à eux, au reste du tout semblables aux autres ci-dessus en habitude de corps et habits, si ce n'est qu'ils se faisaient en la face quelques marques avec le feu et la tirée en lignes. Le mesme témoigne que le costé Oriental estoit aussi lors habité par de plus ciuilisés et humains, mais moindres en nombre, lesquelles deux costés on trouue maintenant abandonnés et vuides d'habitants qui est un asseuré indice, que ces gens fuyent tant qu'ils peuuent la fréquentation de ceux de l'Europe, et quand on les rencontre qu'ils ne rendent seruice qu'à contre cœur.

CHAP. III.

Ports et Haures de cette Isle, et toute la Coste maritime d'icelle.

Il n'y a Isle en tout le monde de pareille grandeur, qui ait plus de commodés anchrages et ports que celle-

ci : et afin que nous les recitions tous particulièrement, il nous faut suivre la coste qui va premièrement du Cap Raz vers le Nord, et puis après nous tournerons vers l'Est. Le Cap qu'on appelle communément Cabo Raz, le dernier de cette Isle vers le Sud distant de la ligne vers le Nord de quarante et six degrés et vingt-cinq ou trente scrupules est une terre basse et fort peu releuée, on la reconnoist à un rocher, qu'il a à demi-lieue du riuage en mer, à six lieues de ce Cap vers le Nord se présente un port, dit vulgairement Renouse ou Roigneuse, dans le fonds duquel il y a une Isle toute pierreuse : à ce port abordent tous les ans plusieurs nauires et là ils salent et seichent au soleil le poisson qu'ils ont prins en mer. A une lieue de celsui-ci ou trois milles angloises est Porto Formoso, capable de fort grands vaisseaux, et qui entre plus de quatre lieues en terre vers l'Ouest, à quarante-six degrés et quarante-cinq scrupules de la ligne. Près de celsui-ci du mesme costé suit le port d'Aqua forte qui a l'entrée fort estroite et le riuage entrero npu de toutes parts. Le routier de mer des Portugais met à deux lieues de celsui-ci cette pointe de terre vulgairement dite Punta de Farilhan, à quarante-sept degrés de la ligne et un peu plus outre plusieurs recoins et bayes que les mariniers nomment vulgairement Abras. Après il y a trois petites Isles le long du riuage distinctes de leurs noms, la première desquelles s'appelle Ilheo de Ferro, l'autre d'après Columbrina et la troisième Ilheo de Galeotas, à deux lieues ou environ du Cap de Esphera, ou bien comme les François l'appellent de Sant Fresaye. De ce Cap on conte deux lieues iusques au port renommé de S. Iean à quarante-sept degrés et quarante scrupules de la ligne. A

cinq lieues duquel plus outre vers le Nord se présente le Cap S. François, sur la hauteur de quarante et huit degrés, ouvrant vers le Nord une grande baye, appelée des Portugais Enseada grande et des Anglois Thornbaye ; en la hauteur de laquelle ils diffèrent quelque peu, quant à nous nous suivons les Portugais en cet endroit. Outre le Cap S. François, la coste s'enfonçant en la mesme manière, fait une grande baye et en icelle plusieurs recoins ; laquelle les Portugais appellent Bahia de la Conception et les Anglois The Baye of Trinite, sur la hauteur presque de quarante-neuf degrés. C'est une baye fort spacieuse qui a au plus estroit cinq lieues et laquelle s'étend au long et au large tant vers le Sud-ouest que vers l'Ouest au-dedans des terres, elle a beaucoup de recoins, ayant chacun son nom, qui seroit long à rapporter ici. Il y a trois rivières qui s'y déchargent et plusieurs Isles esparces çà et là la terre y est assez fertile, d'où vient que cet haure est à bon droit conté entre les meilleurs de cette Isle. A deux lieues d'espace du continent de la grande Isle, il y en une petite qu'on appelle Bacalaos du nom des poissons qui s'y peschent. Du costé du Nord le Cap de Bona vista ferme le pont dessus dit, ayant un haure de mesme nom sur la hauteur de quarante-neuf degrés et quinze scrupules selon le conte des Portugais. De ce Cap iusques à un autre qu'on appelle Punta des Ilheos de Fray Louys et iusques aux Isles mesmes de Fray Louys il y a dix lieues sur la hauteur de quarante-neuf degrés et demi : de ces Isles iusques à l'Isle des Oiseaux comme la nomment les Portugais, sur la hauteur de cinquante degrés et quinze scrupules, il y a aussi dix lieues ; de là la coste se courbe vers le Nord-nord-ouest, il y a là beaucoup de basses et bancs, tousiours

des neges, un extreme froid et point de poisson. Auprès du Cap de Bona vista vers le Sud, quelques-uns y mettent une baye, laquelle aucuns nomment Frelay, les autres Forilland et Farillon. De ce Cap la terre maintenant receuant la mer et maintenant la repoussant, fait plusieurs bayes, recoins et pointes iusques au Cap de Grat qui est le dernier Cap de cette Isle vers le Nord. Les Anglois font mention de quelque petite Isle sur la hauteur de quarante et neuf degrés et quarante scrupules, laquelle ils appellent l'Isle des Pinguins, pour l'abondance de ces oiseaux qui y nichent, lesquels les Sauvages nomment Aporath, ressemblans fort bien aux Pinguins, que ie descrirai ailleurs. Quartier, François, qui a entre les premiers fréquenté ces mers auoit appellé cette Isle pour la mesme cause Isle des Oiseaux et les Portugais Ilha das aues. Iusques ici nous auons suui la coste du Nord, maintenant nous retournerons, au costé du Sud.

Du Cap de Raz poursuiuant vers le costé du Sud de cette Isle, tournant à l'Ouest, il y a deux lieues iusques au port des Trespassés, par les Portugais Abra Trespassam, sur les hauteurs de quarante et six degrés, selon la computation des Anglois : Ce port est grandement comode et la mer profonde, nullement empeschée de bancs ou rochers : delà iusques à la riuère, nommée des Portugais Chincheta, on conte deux lieues ; de cette riuère à la baye S. Marie six : cette baye a une large embouchure et qui s'estend iusques à quatre lieues, enfermant dans son sein une Isle qu'on appelle vulgairement Culnetam. Suit de mesme costé le Cap S. Marie à dix-neuf lieues du Cap Raz vers l'Ouest, comme quelques uns content. Outre ce cap, une autre baye s'ouure laquelle

on nomme Placentia ou Præsencia sur la hauteur de quarante et six degrés et quarante-cinq scrupules ; assés près de là se trouvent auprès de la coste quelques petites Isles ou plutost rochers qui s'appellent ordinairement Martyres. Et cinq petites Isles nommées du nom de S. Pierre, qui fournissent d'un fort commode port aux mariniérs, et qui ne cèdent en rien à la grande Isle en abondance d'arbres sauvages ; elles s'estendent iusques dans l'emboucheure du destroit, qui laue Terre-Neuve et les Isles de S. Laurent ou des Bretons. Vis-à-vis la coste du Sud de la grande Isle, Champlain fait mention du port des Biscayens vulgairement dit le Port aux Basques. Le dernier Cap vers l'Ouest s'appelle Cap de Raye qui est distant des Isles de S. Pierre de quarante-deux lieues, comme les Anglois asseurent. Dès ce Cap la coste retourne vers le Nord ou plutost Nord-nord-ouest douze lieues de long, iusques au Cap Anguille ; duquel la coste se tourne vers le Nord-est dix-huict lieues iusques à la baye S. Georges, fort cognüe par la fréquente navigation des Basques, elle est grande de neuf ou dix lieues et est habitée des Sauvages que nous auons descrit ci-dessus : Ce qui reste de plus vers le Nord, est fort peu cognu iusques ici, car on y va rarement et encore malgré soi.

CHAP. IV.

Description du grand Banc, comme le vulgaire l'appelle, qui s'étend jusques en Terre-Neuve, et de l'Isle de Sable.

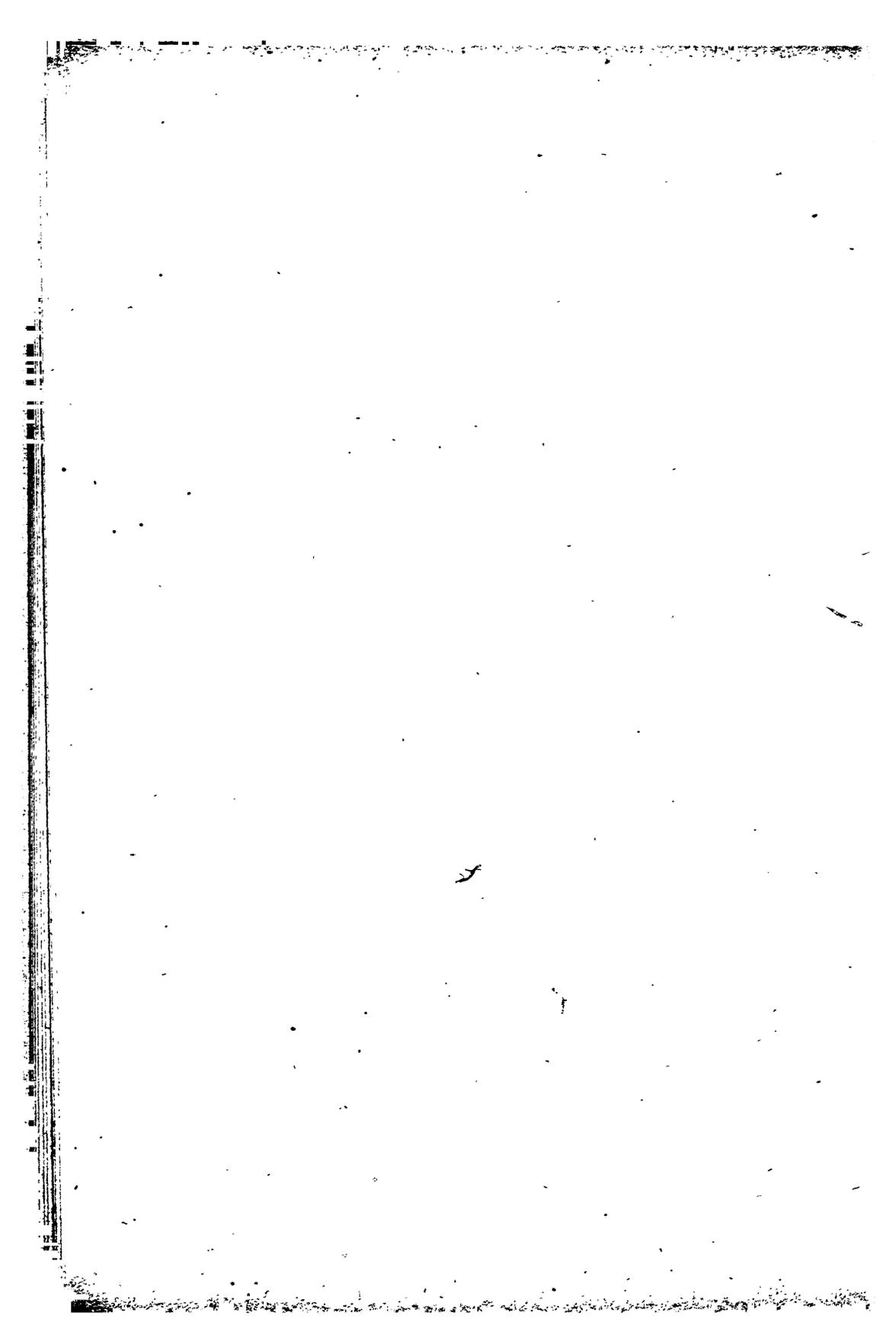
Au devant de l'Isle de Terre-Neuve que nous venons de descrire, s'étend un grand banc en la mer que plusieurs nations de l'Europe appellent d'un nom commun le Grand Banc : lequel se peut mettre entre les merveilles de l'Océan ; car veu que cette grande mer du Nord est si profonde qu'estant un peu esloigné de terre, à peine ne trouue-on fonds avec une ligne de deux cents brasses, toutesfois comme une coline ou un dos, et profond parfois de trente, parfois de quarante brasses, s'étend en long jusques à quelques centaines de lieues, savoir depuis le quarante et unième degré jusques au cinquante-deuxième de hauteur. Il a de large au plus vingt quatre lieues et où il s'estroicist seize et mesme moins : finissant en pointe aux deux bouts : plus il s'avance-vers le Nord et plus la mer y est profonde, au contraire vers le sud ; car mesme on voit des rochers que les François appellent les Nucquelets. Il y a d'espace depuis le cap Raz jusques à ce banc, vingt-cinq lieues, la mer estant fort profonde entre deux ; aux autres lieux il y a un peu plus ou un peu moins de distance jusques à l'isle de Terre-Neuve. Au reste il s'y pesche une abondance incroyable de poisson tous les ans par les François, Espagnols, Portugais, et quelquefois par les autres nations ; les Basques les appellent Bacalaos, les François, Molnés ou Morües, poisson fort connu en tout l'Europe.

On pêche ces poissons dès le milieu d'Auril iusques à la fin de iuillet, les ayant prins on les esuentre et sale, ainsi salés, les François les appellent moruë verte. Tout ce temps il y volle une si grande abondance d'oiseaux au-dessus, qui vivent des entrailles de ce poisson qu'on iette en mer (que les nauires n'ont besoin d'autre signal) et se prennent aux hains aussi bien que les oiseaux, avec un grand plaisir : entre ces oiseaux, les François font particulièrement estime des Fauquets.

Outre ce grand banc on a remarqué plusieurs autres pëtits autour de Terre-Neuue, et principalement deux, l'un desquels est au costé du Sud de cette Isle et s'estend iusques aux Isles de S. Pierre ; dit des François Banc au Vert ; l'autre est au costé du Nord de l'Isle de Sable, il se tourne vers le Nord-est, ce seroit chose longue et nullement nécessaire de réciter les autres.

En outre il y a l'Isle de Sable (que les François appellent ainsi de sables qui y sont,) sur la hauteur de quarante-quatre degrés, à enuiron trente lieues de l'Isle des Bretons ou S. Laurent vers le Sud, elle a de tour presque quinze lieues, beaucoup plus long que large, pleine de bancs, desgarnie de haures et diffamée de naufrage de plusieurs. L'an c. l. lxxviii les François sous le commandement du baron de Léry incitez par la comodité du lieu, auoyent résolu d'y placer une colonie ; mais après l'auoir considérée de plus près, ils furent contraints de la quitter, surtout pour la dissette de victuailles et d'eau douce, laissant leur entreprise sans effet ; ils y laissèrent seulement le bestail et pourceaux qu'ils y auoyent amenés, qui n'y ont pas beaucoup profité par le deffaut de pasture ; car pour la plus grande partie

l'Isle est stérile et du tout sable. Après ie trouue que les Portugais l'ont aussi essayée, mais avec pareil succès. Enfin après auoir long temps esté abandonnée par les Portugais et autres nations, le Marquis de la Roche François s'essaya de l'occuper, y plaçant quelques colonies l'an c1610xcviii : et y laissa quelque petit nombre de gens, qui y vescurent avec grande difficulté de poisson et du bestail qu'on y auait auparauant laissé; et furent contraints de s'habiller de peaux de certains renards noirs et de loups marains, enfin ils en furent retirés cinq ans après. Il y a peu d'estangs dans cette Ile, nulle fontaine: beaucoup d'arbrisseaux et peu d'arbres; la terre y est presque nuë ou légèrement couverte d'herbe; on la peut difficilement aborder à cause des bosses et bance qui y sont, aussi n'estime-ie pas qu'elle le mérite.



ISLE DE S. LAURENT OU DES BRETONS.

CHAP. V.

Situation de l'Isle des Bretons, qualités de son air et de sa terre, peuple y habitant.

Il y a une autre Isle qui est a l'Ouest de Terre-Neuve, au milieu entre icelle et le Continent de la Nouvelle-France ; dite S. Laurent, du golfe qu'elle clost, et des Bretons de son Cap Oriental (qu'on appelle vulgairement Cap Briton) son costé du Sud est long entre l'Est et l'Ouest de vingt-cinq lieues, distant de la ligne de quarante-cinq degrés et quarante-cinq scrupules. Son Cap Occidental est esloigné de Campseau (qui est au dernier bout oriental de la Nouvelle-France) de huit lieues ; de son Cap de l'Est (dit Cap Briton) iusques au Cap Raz, (dernier bout de Terre-Neuve vers l'Est) on conte quatre vingts sept lieues : Elle est séparée du Continent de la Nouvelle-France par un détroit de neuf ou dix lieues de long, qui encore qu'il s'estende iusques en la mer Mediterranée de S. Laurent par un canal assés profond, toutesfois il est peu souuent frequenté, à cause qu'il est fort estroit, et que le courant y est dangereux, duquel les François lui ont donné le nom de Passage courant.

Cette Isle est de forme triangulaire, ayant de tour presque quatre vingts lieues, esleuée pour la plus grande

part en colines et montagnes, extremement belle et delectable : la mer y entre jusques au milieu par de petits canaux, qui la diuisent en plusieurs parties comme si c'estoyent de petites Isles : il y a au milieu un lac parsemé de plusieurs petites Islettes, dans lesquelles il se trouue une grande quantité de Sauuagine ; les canaux sont remplis de coquillages, entre autres d'huistres, mais qui sont d'un mauuais goist. Il y a par tout de grands bois remplis de fort hauts chesnes, sapins et autres arbres semblables à ceux de l'Europe et de plusieurs autres incognus de par deçà. La terre par une agréable fertilité y produit des fraises et autres fort bons fruicts ; l'herbe encore qu'elle y soit haute est moins prisée pour estre trop menue. Les bois nourrissent des cerfs, renards noirs, loutres et autres bestes sauuages : il y a aussi force oiseaux et entre iceux des Pinguins.

Elle est habitée en plusieurs endroits de Sauuages, qui sont semblables en habit et mœurs à ceux de Terre-Neue, ils ont les cheueux noirs, qu'ils laissent pendre jusques au dessous des épaules ; le commun d'entr'eux couurent leurs parties honteuses de peaux de bestes sauuages, estant nuds quant au reste ; les principaux portent un petit manteau aussi de peau de beste sauuage qui leur couure la poitrine et les espales : ils nourrissent pour la chasse certains chiens noirs avec un fort grand soin. Les Portugais y ont mené autresfois une colonie, mais ennuyés de la rigueur de l'hiuer, de lair, du froid et des ordinaires tempestes, ils changerent incontinent de lieu.

Il y a peu de haures pour la grandeur de l'Isle : au costé du Sud à deux ou trois lieues du Cap Briton, qui est la pointe Orientale d'icelle, le port des Anglois est

situé (dit des François) pource qu'ils ont coustume d'y aller ordinairement pescher, et un peu plus outre vers l'Ouest, celui que les Anglois appellent Newport, comme qui diroit Nouueau port, fait par une petite Isle qui est au-deuant la grande : à huict lieues de là il y en a un troisième, que les Sauvages nomment en leur langue Cibo, où il se trouue une telle quantité de cancrs et escreuisses, que c'est une chose incroyable. Voilà les haures qui sont au costé du Sud. Au costé qui retourne vers le Notd-est, à dix huict ou vingt lieues vers le Nord-ouest du Cap Briton les Portugais mettent le port Ninganis, sur lequel ils s'estoyent autresfois placés, et qu'ils ont depuis abandonné. Le Cap du Nord de cette Isle est vulgairement appellé Cap S. Laurent, au deuant d'icelui est située l'Isle de S. Paul ; de ce cap iusques à Terre-Neue et au Cap de S. Marie, les François content quatre vingts trois lieues. Enfin la coste se tourne vers le Sud-ouest fournie de force haures et anchrages, peu remarqués et seulement cognus de nom, que i'estime estre du tout inutile de descrire ici de peur d'ennuyer le Lecteur.

CHAP. VI.

De plusieurs petites Isles esparses dans le golte de S. Laurent.

Les deux Isles desquelles nous auons parlé ci-dessus sont comme une barre au deuant de cette mer Mediteranée au golfe appellé du nom de S. Laurent, dans lequel la mer entre par trois diuerses emboucheures dont celle

du milieu est aussi large entre ces deux caps de S. Laurent et de Raye, les deux autres sont plus estroites par lesquelles ces deux Isles sont séparées d'un costé et d'autre de la continence. Cette mer est de forme triangulaire, et sa basse, s'il faut ainsi parler, s'estend d'un des angles de la Nouvelle-France qui est sur la hauteur de quarante-six degrés, iusques à l'autre angle, ou plus estroites emboucheures sur cinquante-deux degrés, du long des deux Isles; car le golfe est plus long de ce costé: les deux autres costés vont en s'aiguissant iusques aux embouchures du grand fleuve de Canada, où ils se finissent en un cone; le droit presque en droite ligne, et le gauche se courbant en croissant embrasse dans son sein quelques Isles. L'une d'icelles appelée Menego de ceux qui ont les premiers descouvert ce golfe, est grandement renommée pour l'abondance des merlus fort gros qu'on y pesche elle ne se trouve pourtant plus és nouvelles chartes geographiques, son nom estant aboli. A vingt-trois lieues de celle-ci, il y en a trois autres petites, qui pour l'abondance des oiseaux qui s'y trouent sont appelées tantost Isles aux Oiseaux, tantost Isles des Margaux et Champlain les nomme en sa charte Isles aux Tangeaux Deux de ces Isles qui sont entrerompues de rochers fort difficiles à aborder sont couvertes d'une telle multitude d'oiseaux, qui c'est comme une chose incroyable: elles sont sur la hauteur de quarante-neuf degrés et quarante scrupules, comme les Anglois ont remarqué. A la troisième terrist en fort grand nombre une certaine espèce de Phoques, animal comme ie croi incognu aux anciens appelé des nostres Walrus et des Anglois qui en ont pris le nom des Russiens Morsh C'est un animal amphibie et fort monstreux, qui surpasse parfois quand il est

parvenu à son ordinaire grandeur, les bœufs de ce país en grosseur, il a la peau comme celle d'un chien marin, la gueule d'une vache, (d'où il a été nommé par aucuns vache marine) si ce n'est qu'il a deux dents qui sortent hors, recourbées en bas, longues parfois d'une coudee, qu'on employe à mesme chose que l'iuoire, et sont de mesme valeur ; ils ont rarement plus d'un ou deux petits ; c'est un animal robuste et fort sauuage d'abord, par ainsi fort difficile à prendre, on le prend en terre, rarement en l'eau. Mais nous en auons fait mettre ici la figure, exactement et au vif dépeinte.

Cette beste fut monstrée en ce pays l'an 1612, laquelle le fameux docteur Ælius Euerhardus Vorstius, de bonne mémoire Professeur en médecine a décrit en cette manière. J'ai veu (dit-il) cette beste marine de la grandeur d'un veau, ou d'un grand dogue d'Angleterre, assés semblable à un Phoque ; ayant la teste ronde, les yeux de bœuf, les narine plates et ouuertes, lesquelles il fermoit et ouuroit parfois, au lieu d'oreilles il auoit de chaque costé un truo, l'ouuerture de la gueule estoit ronde et assés petite, en la machoire haute, il auoit une moustâche d'un poil cartilagineux, gros et rude. La machoire d'embas estoit en forme de triangle, la langue epaisse et courte ; le dedans de la gueule muni d'un costé et d'autre de dents plates. Les piés de deuant et de derrière estoyent larges et le derrière du corps ressembloit entierement à une Phoque de ces país. Les piés de deuant estoyent tournés en deuant et ceux de derrière en arrière, tous diuisés en cinq doigts, mais jointcs par une membrane epaisse. Les piés de derrière auoyent des ongles et ceux de deuant point, il estoit sans queue. La partie de derrière rempoit plustost qu'elle

ne marchoit. Il auoit la peau espaisse, coriace et couverte d'un poil court et délié, de couleur cendree. Il grondoit comme un sanglier, ou parfois crioit d'une voix grosse et forte. Il rempoit par la place hors de l'eau. On le mettoit tous les iours dans un tonneau plein d'eau l'espace d'un heure pour s'y iouer. C'estoit un faon vieux de dix semaines, comme disoyent ceux qui l'auoyent apporté de Noua Zembla. Il n'auoit encore point les dents ou les cornes qui sortent dehors à ceux qui sont plus vieux, mais on voyoit en la maschoire haute les bosses, d'où on pouuoit iuger qu'elles sortiroient bientôt. Il sembloit quand on le touchoit que ce fust un animal frieux et robuste, et respiroit très fort par les narines. Il viuoit de bouillie d'auoine ou de mil, il suçoit lentement plustost qu'il ne mangeoit, il approchoit de son maistre avec grand effort et en grondant, lors qu'il lui presentoit à manger, mesmes il le suiuoit au flair d'icelui. Son lard ne semble pas mal agréable à ceux qui en ont gousté. On monroit aussi les testes de deux grands qui auoyent chacune deux dents qui sortoyent en dehors à la façon de celle des Eléphants, longues grosses et blanches, recourbées en bas vers la poitrine. Les Anglois qui les auoyent apportées, disoyent que leurs cuirs pesoyent quatre ou cinq cents liures. Ils contayent aussi qu'ils montayent avec ces dents sur les rochers et s'y soustenoyent d'icelles et qu'ils sortent par troupes à terre pour y dormir. Leur pasture, comme ils disoyent, estoit de grandes et longues feuilles d'une certaine herbe qui croissoit au fond de la mer, et ne mangeoyent ni chair ni poisson. Je vei la mesme un engin du mesme animal presque dur comme un os, rond et long d'une coudee ou plus, gros, pesant et solide ; au

bout près du gland, il estoit plus gros et plus rond qu'ailleurs. Les Moscouites s'en seruent pour faire sortir la pierre des reins.

On conte de ces Isles iusques à l'Isle de Buai cinq lieues. Il se trouue une grande diuersité entre les Auteurs touchant son sit et sa grandeur : Quartier, François, qui l'a premier descouuerte et lui a imposé nom, lui donne deux lieues de long et autant de large ; les autres lui donnent un bien plus petit circuit ; mais tous tiennent que la mer qui l'environne est fort poissonneuse et louent aussi son terroir pour estre fertile, plein de pasturages et fort propre aux semences ; ils discordent aussi quant aux arbres ; car Quartier assure qu'on y trouue de fort grands arbres, et les autres seulement de fort petits et vrais arbrisseaux ; si ce n'est que les noms des Isles ayent esté changés ; d'où viendrait cette diuersité entre les Auteurs. Quartier entre les commodités de cette Isle met en rang les fraises, les roses, les vignes et plusieurs herbes, mesme il dit qu'il y vient des pois naturellement par-ci par-là dans les champs. Proche de celle-ci il y en a une autre plus petite qu'on appelle l'Isle Blanche de mesme fertilité que l'autre.

Au iourd'hui on renomme sur toutes les Isles Ramées (ainsi nommées par Champlain) premièrement fréquentées par les Malouins l'an c1610 pour y prendre les Walrusses, qui ont de coutume tous les ans d'y terrir en fort grand nombre pour y faonner : et du depuis par les Anglois. Mais il y a si grande différence entre les routiers de ces deux nations et ceux qui en ont fait mention auparauant, tant en la description de leur sit, qu'en la définition de leur circuit, qu'il est fort difficile d'ar-

rêter quelque chose de certain. Les François mettent sur quarante-sept degrés et donnent vingt lieues de tour à celle que les Sauvages appellent Menquith. A l'autre qui est proche de celle-ci nommée Hup vingt lieues de long. Celle-ci est d'une terre sablonneuse et ne produit ni herbe ni arbrisseau : pareillement l'Isle Duoron qui est séparée des Ramées d'un canal de trois lieues de large et de sept ou huit brasses de profond. Quant à nous nous auons posé en nos chartes les Isles Ramées et de Brion comme nous les auons trouuées dans les plus nouvelles chartes des François, iusques à ce que la diligence des mariniers y ait apporté plus de clarté.

Le costé droit du destroit de S. Laurent est fort peu cognu ; car encore que Quartier qui a le premier nauigé par ces estroites emboucheures, qui passans entre le Cap du Nord de Terre-Neue et le Continent de l'Amérique septentrionale entrent dans ce golfe Méditerranée, face mention de plusieurs Isles, bayes, anchrages, ports et riuieres, neantmoins tout cela est pour le iourd'hui incertain, sans nom ou du tout confus ; voilà pourquoy ce seroit donner de la peine aux Lecteurs et abuser de leur patience que de les reciter. Ainsi ie me contenterai de dire, que ces emboucheures s'appellent des François Golfe des Chasteaux et continuent ainsi estroites quelques lieues, et où elles commencent à s'eslargir ; les deux riuages s'esloignant l'un de l'autre, elles font premièrement cette baye dit vulgairement Grand Baye ; après où elles s'eslargissent tout à fait cela se nomme Golfe de S. Laurent, nous laisserons le reste sans y toucher.

CHAP. VII.

Isle Naticotec dit maintenant Assumption ou Ascension ; fleuve Cheschedec
et autres Rivières.

Auant que commencer la description de ce grand fleuve de Canada, il ne nous faut pas oublier une Isle assés grande qui est dans son emboucheure et qui la disuise en deux. Elle est nommée en langage des Sauvages Naticotec, par Quartier qui la premier descouverte l'Isle de l'Assumption ; et par Iean Alphonce, de l'Ascension : elle a enuiron trente-cinq lieues de long et sept ou huit de large ; s'estendant depuis le quarante-huictieme degré iusques au cinquantième et entre le Sud-est et le Nord-ouest. On conte de la plus grande entree d'icelle dans le destroit qui est vers le Cap S. Laurent, iusques au coin le plus Oriental de cette Isle cinquante lieues : de la Baye de S. Georges située au costé occidental de Terre-Neue, comme les Anglois ont remarqué, quarante-trois lieues.

C'est une Isle fort agréable, sans aucunes montagnes, d'un terroir plat et fertile, couuerte iusques sur le bord du riuage de diuers arbres et notamment de fort hauts sapins, qui fait qu'il y a de tous costés grande abondance de bestes sauvages, comme ours, onces, herissons et autres semblables. Il y a aussi un nombre infini d'oiseaux, tant de ceux qui aiment les bois que ceux qui fréquentent les riuages et les eaux. La mer qui l'enuironne est fort poissonneuse ; mesmes il se trouue des Balaines dans le Destroit et celles qui sont blessées auprès de la coste Occidentale de Terre-Neue, sont souvent iettées à cette

coste. Elle a quelques anchrages assés commodes, mais peu de ports : ie n'ai iusques ici veu personne qui ait descrit qu'elle fut habitée d'aucun. Vis à vis le Cap Occidental de cette Isle à la coste du Sud de l'Amérique septentrionale sort une riuère, dans laquelle Jacques Quartier entra en son second voyage, nommée encore pour le présent Cheschedec : où il auoit de-couuert sept Isles ; la Contiente qui les auoisine est une terre basse, plate et couuerte de plusieurs grands arbres, mais elle est enuironnée de basses et bancs de sable, qui s'estendent une lieuë et plus en mer, descouuerte à marée basse, où on nauige avec grand danger, cette coste ainsi pleine de bancs contient enuiron dix lieues et finist à la riuè Occidentale de ce fleuue. Cette riuère sort d'une telle vitesse, que forçant les flots de la mer, elle y pousse ses ondes longtems d'une mesme furie, et cor tinuë son canal entre les flots salés, de sorte qu'à plus d'une lieue de son embouchure on y puise de l'eau douce : elle est profonde dans son entrée de dix-huict piés : au-dedans on dit qu'il s'y nourrit plusieurs cheuaux marins ; cet animal amphibie montant de nuit par dessus les bords de la riuère sort en terre et de iour il regaigne la mer.

Vers l'Ouest de la riuère Cheschedec, il y a une baye, où l'anchrage est fort mal assuré à cause des basses et rochers qui y sont : passant plus outre on rencontre la riuère S. Marguerite, profonde à son emboucheure de huict piés à basse mer et de trois brasses à haute marée : mais elle est dangereuse à cause d'une bosse qui y est : elle vient de fort loin d'au dedans du país du costé de l'Est, où elle se précipite du haut des montagnes, et puis dè là elle se grossit fort. Assés près de son emboucheure, il y a un Cap moyënnement esleué, et au costé droit

d'icelle une petite Isle. Toute cette coste est distante de la ligne de cinquante-cinq degré, et est reuestuë de plusieurs arbres et notamment de sapins, et releuée en petites montagnes.

A trois lieuës de la riuère S. Marguerite sort une autre riuère, la grandeur et profondeur de laquelle est encore incognuë, pource que son emboucheure est comme fermée d'une infinité de basses et rochers, dès là la coste est entrecoupée de plusieurs pointes et bayes et la plus grande partie d'icelle est sablonneuse : Seize lieuës plus vers l'Ouest s'ouure une baye dans laquelle une riuère descend, cette baye est capable de tenir plusieurs nauires et est le meilleur haure de toute cette coste ; mais la coste à cause des basses qui s'estendent une lieue ou deux en mer, ne peut être approchée de plus près sans grand danger. Après cela la coste s'auance tantost en mer et tantost se retirant fait place à quelques bayes et est bordée d'isles iusques au port de Lesquemin, fort cognu et renommé, encore qu'il soit mal asseuré, tout enuironné de rochers et qu'il ait son emboucheure si estroite qu'il n'y peut passer qu'un nauire à la fois, toutesfois les Basques ont coutume d'y fréquenter pour harponner la Balaine. Toute cette contrée est le long de la coste basse et plate et le milieu du país est releué en colines et montagnes, elle est toute remplie de forests et bocages, et nullement accomparable à la Nouvelle-France qu'elle a vis à vis de soi, soit en bonté de terre ou en douceur d'air, combien qu'elle soit plus basse.

CHAP. VIII.

Port de Tadousac et de la rivière de Saguenay.

Proche du port de Lesquemin est situé celui de Tadousac, renommé sur tous par la fréquente navigation des François et autres nations, auprès de l'emboucheure du grand fleuve de Saguenay, duquel nous parlerons bien tost. Ce port est fort petit et dans lequel se peuvent seulement placer vingt nauires au plus, il est en un certain recoin près de la bouche de ce grand fleuve, fermé au dehors par une petite Isle ou plustot rocher, presque tout sappé par les ondes de la mer, au-dedans il est environné de fort hautes montagnes, couertes par endroits d'un peu de terre, ailleurs de pierres et rochers et de fort hauts sapins ; assés près du port il y a un marais environné de colines reuestuës d'arbres. La mer est au-dedans du port assés profonde, agitée d'une merueilleuse variété de marees, à cause de la proximité du fleuve qui est grandement rapide, fort suiette aux grands vents et froidures extremes. Ce port est ouuert principalement au vent de Sud-est, mais ceelui-ci est le moins à craindre, tout le danger vient des vents qui descendent le long de la rivière à l'une et l'autre pointe d'icelui se descouure un banc quand la mer est basse ; au-dedans il a dix et en quelques endroits vingt brasses de profond, ce marais dont nous auons parlé s'y descharge par un petit canal, comme aussi dedans la rivière par une autre ouverture, ces deux canaux separent une certaine Isle de la terre ferme, dans laquelle les Sauuages ont coutume de dresser

leurs loges, lorsqu'ils viennent là pour traiter avec les Chrestiens de leurs marchandises, qui ne sont pour la plus grande partie que des peaux.

La riuère dite Saguenay des habitans du lieu, est fort spacieuse et en plusieurs endroits profonde iusques à deux cents brasses, (chose comme incroyable) elle descend de deuers le Nord-ouest d'un si viste cours qu'elle empesche longtemps la maree d'y entrer, et conserue son flus presque iusques à son emboucheure: elle a seulement un quart de lieuë de large à son emboucheure, mais plus on monte haut et plus on trouue son canal large, elle emporte avec soi en la mer quantité de riuères qu'elle reçoit d'un costé et d'autre, quelques-unes desquelles sont nauigables: ou y peut monter Nord-ouest cinquante lieuës loin; et là elle se précipite du haut de petites montagnes, quelquefois elle s'espand en des lacs ou emprunte leur eau, lauant plusieurs Islettes ou plustost rochers couuerts d'arbres. Sur son riuage entrecoupé s'esleuent à droite et à gauche de fort hautes montagnes et rochers, couuerts d'arbres espais et horribles à voir. La contrée qu'elle trauerse est fort mal plaisante, tant en infertilité de terroir qu'en incommodité de son air qui fait qu'elle n'est nullement propre à estre habitée pour les froidures continuës, enfin, c'est une vraye solitude; car les forests n'y nourissent aucuns oiseaux si ce ne sont quelques petits, ni les estangs aussi si ce n'est en certain temps de l'année, où on y en trouue fort peu de riuères. Les Sauvages qui des regions les plus esloignées de la Contiente descendent ce fleue pour trafiquer, content des choses estranges d'icelui, qu'ils taschent de de faire croire aux chrestiens en les asseurant de tout leur pouuoir; c'est qu'après plusieurs iours de chemin,

ayant surmonté diuers précipices desquels l'eau se iette du haut en bas, trauserse plusieurs lacs, enfin ils viennent en un lieu, d'où ils voyent la grande mer septentrionale ; mais pource qu'on a souuent et parfois avec grand danger esprouné la vanité des Sauvages, et leur désir de mentir, en une chose si douteuse et où la croyance chancelle, il ne s'est troué personne que ie sçache qui ait monté plus haut cette riuère ; aussi la chose ne mériteroit pas en un país si desert et si affreux, de s'efforcer à viure le courant d'une si viste riuère.

Au costé gauche de ce fleuve commence la Prouince des Sauvages, appelés vulgairement Canadiens ; par ainsi il est temps que nous commencions à traiter du principal fleuve de ces país. Une chose voulons-nous seulement adiouster, c'est que du port Gaspé qui est à la coste opposite, vis à vis de l'Isle de Naticotec, iusques à Tadoussac, ceux qui sauent mieux le chemin content octante ou nonante lieuës.

CANADA.

CHAP. IX.

La grande rivière de Canada ; et la description des régions qui l'avoisinent
jusques à Québec.

Ce fleuve peut aisément obtenir la première place entre les plus renommés fleuves de l'Amérique Septentrionale ; il fut nommé par Quartier qui premier le descrouurit Hochelaga, par d'autres du depuis S. Laurent, et maintenant il est appelé par ces vulgaires habitants Canada. Il prend sa source des plus profondes prouinces de cette Contiente, s'espardant parfois en des lacs, puis rapprochant ses riuages il se roidist entre des passages fort estroits, tantost il se précipite, et rait et emmene avec soi plusieurs grandes riuieres, aucune fois fort large, aucune fois plus estroit, il descend par plusieurs tours et destours, iusques à ce qu'il se mesle au droit du Cap Occidental de l'Isle de Naticotec ou de l'Assumption dans le Golfe de S. Laurent, par une emboucheure large de trente ou quarante lieuës, et profonde de cent cinquante brasses, principalement aupres de son riuage du Sud. C'est une chose incroyable comme il est poissonneux ; car à certains temps de l'année, selon la nature de chaque sorte de poisson, depuis son emboucheure iusques à sa source, il s'en prend un très grand nombre, non seule-

ment de celui de riuère, mais aussi de mer, sçauoir de ceux qui ne fuyent pas l'eau douce. Quartier fait mention entre iceux d'un, d'un assés étrange forme, lequel est de la grandeur d'un Marsoüin ; d'une couleur fort blanche, ayant la teste comme celle d'un lieure ; les Sauvages l'appellent en leur langue Adhothuys : il s'en trouue grande quantité un peu au-dessus l'emboucheure de Saguenay, où l'eau commence à deuenir douce.

L'un et l'autre riuage de ce fleuue est fort plaisant, mais principalement celui de la main gauche quand on monte, la terre va doucement en penchant vers le riuage et puis insensiblement se relène en colines et montagnes ; et par tout elle est reuestuë d'arbres et vignes sauvages, qui est une chose fort belle à voir ; plusieurs ruisseaux, torrents et petites riuères descendant des montagnes s'y viennent perdre. Son canal embrasse plusieurs Isles, et fait plusieurs bayes et recoins, desquels pour parler avec la mesme ordre que leur disposition requiert, nous retournerons à Saguenay : car au précédent Chap. nous auons couru la riuie de la main droite.

A six lieuës donc de son emboucheure vers l'Ouest, il y a une petite Isle au-deuant de la Contiente, laquelle on nomme l'Isle aux Lieures, de ces poissons dont nous auons parlé nagueures, elle est distante de la riuie de main droite deux lieuës, et quatre de celle de main gauche ; au-dessous d'icelle on peut sans danger mouiller l'anchre. Il y a une petite riuère qui sort de la contiente, fort plate à basse marrée, que Champlain nomme Riuère aux Saulmons, à cause qu'on y prend de cette sorte de poisson. A trois lieuës de là est le Cap du Daulphin qui constitue une baye fort ample, d'environ huit

lieues de large, dans laquelle sont une petite rivièrè fort plate quand la mer se retire : cette baye est fermée de l'autre costé par le cap de l'Aigle. A une lieue de là se trouve l'Isle aux Coudres, ainsi dite de l'abondance de ces arbres dont elle est comme remplie. Quartier lui donne trois lieuës de long et deux de large mais Champlain la fait la moitié plus petite : elle se finist en pointe aux deux bouts ; il y a des prairies vers le costé d'Ouest : et au tour du riuage qui regarde le Sud-ouest, il s'y trouue des rochers qui font que la mer y brise grandement : au reste c'est une Isle fort agreable, couuerte de beaux bocages et séparée du riuage d'environ demie lieue, vis-à-vis d'icelle il y a une petite rivièrè qui sort de la Contiente, dite par Champlain, Rivièrè de Goufre ; non pas de sa profondeur, car elle est fort plate et difficile à nautiger, à cause des rochers qui sont dans son emboucheure ; mais à cause de la profondeur du canal qui coule entre l'Isle et la Contiente grandement agitée quand mesme il ne vente point, pour laquelle cause les François ont nommé le Cap qui est à cinq lieues de là vers l'Ouest : Cap de Tourmente. Doresnauant l'eau de cette grande rivièrè deuiet de plus en plus douce.

Suit à deux lieuës de là une Isle nommée autresfois par Quartier, l'Isle de Bachus pour l'abondance des vignes sauvages qui y sont, maintenant l'Isle d'Orléans, séparée du riuage de la main droite d'une demie lieue d'espace et du gauche d'une lieue et demie ; elle a de long six lieues, et de large un peu plus d'une, son costé du sud abonde en bois et pasturages par une delectable variété. Vers le sud elle est auoisinée de quelques petites Isles plates et roses, rendues fort agréables par une

diuersité de prairies et bocages, qui sont fournies de Sauuagine; mais entre icelles et la Contiente, il y a plusieurs rochers qui rendent le passage difficile aux nauires de ce costé-là.

De la riuère de Saguenay iusques à cette Isle, les riuages du fleuve du Canada par un grand destour se courbent vers le sud-ouest; la terre des Contientes est releuée de hautes montagnes et du tout infertile, par tout elle est couuerte de fort grands sapins et semblables arbres: les riuages y sont de difficiles accès à cause des rochers ci et là espars, et on ne peut mesme nauiger dans le fleuve qu'avec une grande peine.

En outre de l'Isle d'Orléans iusques à Québec, (duquel nous parlerons ci-après) il n'y a qu'une lieue: Toute cette espace de la Contiente, qui est entre Tadousac et Québec est appelée des François Nouvelle-Biscaye; elle est terminée par un torrent fort rapide, prenant son origine d'un lac, qui est au haut des montagnes à enuiron dix lieues du riuage, se précipite du haut d'icelle quelques vingt coudées ou plus et se roule dans une grande baye vis-à-vis de cette Isle. Les François nomment ce précipice, Le Grand Sault de Mommorancy.

Iusques ici nous auons suiui le riuage de la main droite, auant que poursuivre plus outre, il nous faut aussi visiter en passant celui de l'autre costé. Vis-à-vis du cap de l'Ouest de l'Isle de Naticotec, vers le Sud le Cap appelé de Bouttonnières s'auance en mer, un peu plus outre vers le Nord-ouest le Cap de l'Euesque, et dans le destour du riuage vers l'Ouest est celui du Chat, sur lequel se monstrent de fort hautes montagnes, vul-

gairement dites Monts de Nostre Dame et assés près delà la riuère Mantane entre dans le grand fleue ; c'est une petite riuère qu'on peut monter dix huit lieues haut avec des chaloupes : les Sauvages qui habitent du long d'icelle, quand ils ont monté iusques à sa source portent les canaus sur leurs espaules enuiron une lieue, iusques à une fontaine d'où sourd une grande riuère qui se décharge dans le grand fleue, et par ce moyen ils font leur trafique avec plus de facilité. A vingt lieues de Mantane on rencontre le Pic, montagne qui plus elle s'eslève et plus elle se fait pointue ; delà iusques au port de Tadousac qui est sur le riuage opposite ; il y a quinze lieues de passage. Au milieu de l'espace qui est entre Mantane et cette montagne, se trouve l'Isle de S. Barnabé, un peu toutesfois plus près de ce riuage ; le reste de cette riue est fort peu cognu.

CHAP. X.

Des Terres du fleue de Canada, situées plus auant, et de la ville Hochelaga anciennement vené et descrite par Iacques Quartier.

Auant que de poursuiure la description du fleue de Canada et ses riuages, selon la description des plus modernes escriuains, il ne sera point hors de propos de renouveler la memoire des plus vieux et de représenter ce que Iacques Quartier y a remarqué. Icelui donc comme il fut monté avec ses nauires iusques à l'Isle de Bachus, nommée pour le iourd'hui d'Orleans, estant un peu plus

aduancé vers l'Ouest, il rencontra un port fort commode, où il mcuilla l'anchre, et lui donna le nom de S. Croix, (Champlain s'efforce par plusieurs raisons de prouuer que ce lieu est maintenant appelé Quebec, d'autres sont d'autre opinion) où pour lors les Sauuages auoyent une habitation et un village nommé Stada ou Stadacona: et ayant à cause de l'approche de l'automne donné ordre pour y bastir une maison afin d'y hiuerner, cependant que les ouuriers auançoient la besogne, il entreprit le XIX de Septembre, l'an 1535 de visiter avec quelques-uns de ses gens la riuère plus auant: Or les riuages estoyent d'un costé et d'autre fort beaux à voir estans reuestus de forests et bocages remplis de hauts arbres et d'une grande quantité de vignes, mais qui n'apportoient que de petits raisins aigres, comme n'estans pas cultiuées: le fleue mesme couloit doucement par un agréable canal, bordé à droite et à gauche de plusieurs villages et habitations de Sauuages qui viuoient principalement de poisson. A vingt-cinq lieues au-dessus du port de S. Croix le fleue s'estroicissoit et contrainct par un destroit, roidisson cours par dessus des pierres et rochers cachés sous l'eau, ce qui le rendoit difficile à nauiger: les Sauuages appelloient ce lieu Achelaci ou Achelay.

Ayant par après monté neuf journées de chemin, il entra dans un grand lac, dans lequel le fleue se respandoit, lequel avoit douze lieues de long et cinq ou six de large, profond en plusieurs endroits de deux brasses et au commencement d'une et demie, receuant l'eau de quatre ou cinq riuères qui entrecoupyent quelques petites Isles: delà le fleue court par un propre et certain canal et puis se respand derechef en un autre lac, duquel

iusques à Hochelaga il y auoit quarante et cinq lieues ; toute cette espace le fleuve est fort plat et seulement navigable avec de petits bateaux.

La ville de Hochelaga estoit esloignée de six ou sept lieues du riuage, située en un fort beau terroir et bien cultiuée ; où il y auoit une grande abondance de chesnes et sapins, et des champs spacieux, semés de Mayz, duquel les naturels se seruoyent au lieu de blé. La ville estoit munie en rond d'un rempart de bois fait de trauseres de sommiers entraués l'un dans l'autre par une singulière industrie, avec une pointure de pieux pointus, couuerts dedans et dehors de planches, l'entrée estoit au haut remparée d'ais à laquelle on montoit avec une eschelle, où il y auoit un grand monceau de pierres et de cailloux, d'où les habitans, si l'ennemi se fust efforcé d'entrer, pouoyent en sureté le chasser avec ces pierres du rempart. Il y auoit dans la ville quelque peu moins de cinquante maisons, basties de mesme matière et couuertes d'escorce d'arbres, de quinze pas de large, longues au plus de cinquante, elegamment diuisées en chambrettes avec un foïer presque au milieu. Ils auoient leur provision et autres choses en commun ; leur pain estoit de Mayz qu'ils nommoient Caracomy ; et auoyent une grande abondance de febues, pois, melons et concombres, ils gardoyent aussi pour leur hiuer du poisson seiché au soleil et au vent ; ils s'habilloient de peaux de bestes sauvages et d'icelles ils faisoient leurs lits sur un plancher un peu releué de terre. C'estoit une nation qui mesprissoit les richesses, desquelles ils n'auoyent ni connoissance ni désir, leur soin estoit seulement de la vie et du vestement. Ils ne voyageoyent point pour trafiquer comme plusieurs autres Sauvages, mais estant contents

de leurs limites, ils appliquoyent tout leur labeur et industrie à cultiver les champs, à chasser et à pescher, Ils faisoient seulement estime de l'Esurny, qui estoit blanc comme nege, lequel se trouuoit dans la riuière comme escrit Quartier dans des Cornibots (ie n'ai peu scauoir ce que signifie ce mot, si ce n'est d'auanture quelque sorte de coquille, ou bien au lieu de Cornibot on eut escrite Caramot, qui signifie en françois coquille) en cette maniere : Ils plongeoyent dans la riuière les corps morts de leurs ennemis, ou des leurs mesme mis à mort pour quelque forfait, après les auoir decoupés aux parties les plus musculeuses en longues taillades, et les y ayant laissés l'espace de douze heures ou plus, ils les en retiroyent et de ces incisures ils en amassoient leur precieux Esurny duquel ils formoyent des carquans ou paternostres. Ils honnoyent grandement leur Cassique qu'ils nommoient Agouhana et le portoyent partout sur leurs espales, assis sur des peaux de bestes sauuages. C'estoit sans doute une heureuse nation, si elle n'eust esté destituée du tout de la cognoissance de Dieu et de son seruice.

Nous n'auons pas voulu passer sous silence toutes ces choses amplement d'escrites par Jacques Quartier, encores que Champlain et autres François, qui y ont voyagé beaucoup plus loin, n'ayent rien ouy de cette ville ni de cette nation, non plus que plusieurs autres choses que Quartier a laissées à la mémoire, comme veues par lui, ou receues par le rapport des Sauuages, lesquelles estant incertaines et douteuses, nous n'auons pas estimé deuoir estrè ramentues en ce lieu.

CHAP. XI.

Description du grand fleuve de Canada, ès enuirs de Québec et au-dessus, selon l'observation des Modernes.

Nous auons poursuiui au Chap. IX l'un et l'autre ri-
uage du grand fleuve à Québec, ainsi nomment les der-
niers François et Champlain mesme, un certain coin de
la Contiente, qui est sur la hauteur de quarante-six
degrés et vingt scrupules, renommé à cause d'une colo-
nie de François dont nous parlerons bien tost ; et qui
estoit lorsque les François y arriuèrent premièrement,
agreablement couuert d'un bois espais de noyers. La
contrée voisine est d'un terroir fort fertile et grande-
ment prodigue à rendre la semence, mais elle est pres-
que toute couuerte de grandes forests de diuers arbres
semblables à ceux de par deça et mesme de fructiers,
comme noyers, pruniers, cerisiers, qui pour le deffaut de
culture produissent des fructs moindres que les nostres.
Il y a des vignes sans nombre, des meures de buisson
fraises et semblables fructs, ci et là il s'y trouue des
herbes et racines dont l'homme se sert ordinairement ;
le fleuve voisin (qui n'est en cet endroit qu'un quart de
lieue de large) est abundant en poisson, et les bois four-
nissent force Sauuagine. L'air y est fort sain dès la fin
d'Auril iusques au milieu de Decembre, les mois d'hi-
uer y sont maladifs et engendrent le scorbut et autres
maladies : L'hiuer y est fort long, de sorte que bien
souuent les neges couurent encore la terre au commen-
cement de May, ce qui est esmerueillable vu le climat.
Le vent de Nord-ouest y est le plus froid de tous et il
y amène l'hiuer les neges, et l'esté le beau temps.

Tant plus on monte le fleuve au-dessus de ce lieu et tant plus les riuages se font voir beaux ; mais le canal de la rivière qui est tantost d'une lieue, tantost de deux de large s'estroicist insensiblement et à cause des basses et rochers ne se peut nauiger qu'avec grande difficulté et danger.

A quinze lieues de Quebec vers l'Ouest sur l'autre costé de la rivière il y a un autre coin, lequel on appelle encore pour le iourd'hui S. Croix qui est le lieu (comme l'on croit) où Quartier hiurna, encore que ce soit un lieu du tout sablonneux et exposé à la rigueur du Nord-ouest, et où les prairies voisines sont couvertes d'eau à haute marée ; et qu'on peut mesme difficilement aborder, à cause des bancs, rochers et de la rapidité du fleuve. A neuf lieues delà au riuage de main droite sort une petite rivière appelée vulgairement S. Marie ; et un peu plus outre est située l'Isle nommée des François S. Eloy, à quatre lieues de laquelle est celle que les mesmes appellent Les Trois Rivières ; il y a à son emboucheure quelques petites Isles fort belles à voir, et tost après on trouue le lac S. Pierre, sur la hauteur de quarante-six degrés ; ayant huict lieues de long et quatre de large, profond de trois ou quatre brasses : à la rive de main droite sort la petite rivière de S. Suzane, à celle de la gauche, deux petites rivières ; mais qui coulent par de belles campagnes, on les nomme du Pont et de Gennes, elles se vont perdre dans un lac qui coule si lentement qu'il semble ne bouger point du tout. Au haut de ce lac il y a quelques petites Isles reuestues de plusieurs arbres, remarqués pour y auoir un grand rapport de vignes, et grande quantité de Sauuagine. A la main gauche sort un fort grand fleuve appelé par les

François du nom des habitans Fleuve des Iroquois ; à quarante-cinq degrés de la ligne, son emboucheure est de quatre ou cinq cents pas de large et court du Sud-ouest au Nord-Ouest, les riuages qu'il lave sont de part et d'autre fort beaux, et couverts de plusieurs arbres ; il encerne neuf ou dix Isles, en plusieurs lieues il est plus de demie lieue de large et n'a pas moins aux lieux où il est le moins creus de quatre piés de profond ; il descend d'une cataracte, puis il court par un plat país quinze lieues de long, il s'espend comme en un lac au commencement du précipice, où il est fort plat et y court d'une vitesse si grande qu'on ne le peut monter avec des chaloupes ; mais seulement les Sauvages avec leurs canoos le peuuent forcer avec un grand labeur et danger ; ayant passé ce precipice et derechef un autre, il entre dans un grand lac qui a de circuit quatre vingt ou cent lieues, où il y a plusieurs Isles, aucunes desquelles ont dix lieues ou plus de long, riches en castors : le lac est environné de forests, qui contre l'ordinaire de celles des autres contrees de la Nouvelle-France, produisent force chataignes, il nourrit diuerse sorte de poisson, et entre iceux un incognu ailleurs que les Sauvages nomment Chacusourou, qui croist bien souuent iusques à dix piés de long ; il est long et délié comme un brochet, muni à la façon d'un esturgeon d'escailles cendrees, si dures qu'elles esmoucent la pointe des dards, avec un long bec et la gueule grande, ayant chaque machoire garnie d'un double rang de dents fort pointues ; il n'est pas seulement ennemi des poissons, mais il chasse par une singulière industrie aux oiseaux mesme ; car se tenant auprès du riuage entre les ioncs et roseaux, il dresse hors de l'eau son long museau avec la gueule à fleur d'eau et demeure

en cet estat sans se bouger, iusques à ce que les oiseaux qui ne se doutent de sa tromperie, se perchent sur son bec comme sur un pieu qu'il tire par après sous l'eau et les deuore. Les Sauvages font grande estime de sa teste, et lorsqu'ils sont trauaillés du mal de teste, ils s'incisent la veine avec les dents d'icelui et disent qu'ils en reçoivent une guerison asseuree. D'un costé et d'autre de ce lac se voyent de fort hautes montagnes, dont celles du costé de l'Orient ont le sommet tousiours couuert de nege : auprès d'icelles les Iroquois font leur demeure et y cultiuent de fort belles vallées fertiles en Mayz ; où s'esleuent aussi de fort hautes montagnes, mais qui ne sont pas si couuertes de neges que les autres. Champlain qui premier descourrit ce lac lui donna son nom. Mais il est temps de retourner maintenant au grand fleuee.

A quelques lieues au-dessus l'emboucheure du fleuee des Iroquois, il y a un precipice nommé le Sault de S. Louys : où le fleuee s'espand comme en un lac, et passant entre des rochers et petites Isles, court d'une telle furie par bouillons et tournoyements qu'on ne le peut monter avec aucun bateau, de sorte que les Sauvages mesmes sont contraints de porter leurs canoas par terre sur leurs espaules iusques au haut de la cataracte. Deux lieues plus outre il y a un autre lac qui a douze lieues de circuit auquel trois moyennes riuieres se deschargent, l'une desquelles qui descend de l'Ouest est habitée par les Ochataiguins qui ont leurs demeures le long des riuages d'icelle dès son commencement iusques à son emboucheure et occupent une longue espace de pais ; l'autre vient du Sud de la prouince des Iroquois ; la troisième vient de deuers le Nord, les riuages de laquelle sont possédés par les Algoméquins et Nibercerins. Ce lac

embrasse plusieurs belles Isles, et tous ses bords et mesme les terres voisines sont couuertes de forests fort spacieuses, il est sur la hauteur de quarante-cinq degrés et dix-huict scrupules comme Champlain a remarqué : lequel ayant appris d'un de ses gens, qu'il auoit enuoyé pour descouuir le pays plus auant, qu'on pouuoit par cette dernière rinière aller à la mer du Nörd, (car il disoit fausement qu'il y auoit esté, et que mesme il y auoit vëu sur la coste le debris d'un nauire anglois) il entreprit ce voyage avec une petite chaloupe : mais après qu'il eut voyagé une grande espace de païs avec grande difficulté, trauersé plusieurs lacs, surmonté plusieurs précipices et rochers couuerts, descouuert plusieurs nations, comme les Quenongebins, Ouescharins, Algoiuequins et Matououescherins et qu'il fut venu iusques à quarante-sept degrés de la ligne, enfin se cognoissant trompé tant par le iugement des habitans de ces lieux-là, que par la confession propre de son guide, il s'en retourna par un autre chemin à Québec, n'ayant perdu que sa peine.

En outre Champlain met au dessus du Sault de S. Louys, le lac des Algommequins dans lequel descent une rinière, auoisinée d'un costé et d'autre d'un terroir maigre et infertile, et où il y a peu d'habitans, qui se nomment Otaguottouemins venus de la nation des Algommequins, lesquels vivent de chasse et de poisson.

Suit après celsui-ci, mais séparé d'une grande espace, le lac des Nipisierins à quarante-six degrés et quinze scrupules de la ligne, les Sauvages qui y habitent sement rarement, il a de long vingt-cinq lieues, et de large huict lieues françaises. Après se trouue le lac des Atti-

gouantans, qui a de longueur presque de quatre cents lieues Françaises et de large cinquante : qui font que les François le nomment la mer douce. Il est extrêmement plein de poisson et entre iceux de fort grandes Truites. Il est habité pour la plus grande part par les Attigouantans, qui y ont dix-huict villages, six desquels sont munis d'un rempart de bois, presque à la façon d'Hochelaga dont nous auons parlé ci-dessus.

CHAP. XII.

Habits, mœurs, religion, et langage des Saunages qui habitent les Provinces de la Nouvelle-France.

Auant que nous poursuiuions la description des autres regions de la Nouvelle-France, il nous faut un peu parler du naturel, mœurs et constitutions des Sauvages qui demeurent le long des riuages du grand fleue et qui habitent les contrées voisines d'icelui. Tous les François qui ont le plus fréquenté ces païs, tesmoignent unanimement qu'encore que ces nations semblent estre d'une humeur melancholique, neantmoins qu'ils sont assés ioyeux et fort prompts à rire : ils parlent lentement et pleinement, comme voulans estre entendus, ils retardent souuent leurs discours, comme s'ils pensoyent à ce qu'ils doyent dire, et les repetent par interualle. Ceux qui demeurent proche de Québec, s'employent à la pesche des anguilles depuis la mi-Septembre iusques au milieu d'Octobre ; (car il y en a fort grande abondance dans les

riuières en ce temps) ils les mangent fraîches et en font prouision de seiches pour l'hiuer ; au temps d'hiuer lors des plus grandes neiges (car elles courent parfois la terre de trois piés de haut,) ils s'exercent à la chasse des castors, et s'accommodent des raquettes aux piés pour marcher plus fermement sur la neige ; nous en auons fait mettre ici la figure comme nous l'auons tirée des Commentaires de Champlain. Après qu'ils ont mangé leurs anguilles, ils se nourrissent de venaison, comme d'eslans et autres bestes ; mais quand tout cela deffaut, ils menent une fort pauure vie et disputent bien souuent misérablement contre la faim ; c'est lors qu'ils cherchent curieusement les limacons, enfin ils tuent leurs chiens, et n'esparnent pas mesme les peaux dont ils sont vestus et parfois se repaissent comme Champlain a remarqué, de corps morts et de charognes puantes. Ils sont suiets à deux grands vices, le premier à un ardent désir de vengeance, qu'ils exercent sur leurs ennemis tant morts que vifs par une cruauté du tout bestiale, soit en guerre ouuerte ou par surprise : le second qu'ils sont grands menteurs et sur tout trompeurs et perfides ; de sorte qu'il ne se faut fier que bien à propos à leurs paroles et promesses. Ils se gouuernent pour la plupart sans loix, sans institutions politiques à la façon des bestes, tant s'en faut qu'ils aient cognoissance de Dieu ou seruent aucune Diuinité par quelque sorte de religion. Quartier escrit que ceux qui demeuroient auprès de S. Croix où il hiuerna, auoyent cognoissance d'un Dieu qu'ils craignoient plustost par superstition qu'ils n'adoroyent, sous le nom de Cudruagnï ; ils contoyent merueilles du Créateur de toutes choses et de la création de l'homme, toutesfois ces petites étincelles de la cognoissance de Dieu,

estoyent enueloppées d'une si lourde ignorance, qu'elles sembloient estre du tout estintes : mais pour le iourd'hui il ne leur reste aucune trace de cette cognoissance.

Ils ont leurs deuins et sorciers qu'ils nomment Pillo-toas, qu'ils croyent parler familièrement avec le Diable, et s'enquerir de l'euenement de leurs desseins ; par ainsi ils n'ont pas coustume d'entreprendre quelque chose sans leur auoir premièrement demandé aduis et selon leur response, ils les laissent ou diffèrent. Chacun d'eux a liouste grande foi aux songes, et selon iceux ils commencent leur iournaliere besogne. Et pour ce qu'ils sont grandement craitifs, ils en sont tellement espouuantés, qu'ils se leuent le plus souuent en sursaut de leurs niches et comme s'ils estoyent surprins de leurs ennemis à l'improuiste, ils passent le reste de la nuict sans dormir.

Ils sont d'une mediocre stature, bien composés de membres, sans aucune remarquable laideur ; ils sont tous, tant hommes que femmes d'une couleur brunastre ou oliuastre, non pas qu'ils soient tels à leur naissance, mais rendus tels par certains oignements et couleurs desquels ils ont coustume de s'oindre dès leur enfance : quelques-uns se peignent la peau de marques et piqueures, afin qu'ils semblent plus beaux.

L'esté ils vont demi nuds, mais ils se courent l'hier tout le corps de peaux d'eslans, castors et autres bestes sauvages. Leurs armes sont larc, la fleche, massués de bois et des boucliers couuerts de cuir. Nous auons fait mettre leurs figures ici, comme Champlain les represente, où on pourra voir les habits et armes des hommes.

Les filles si tost qu'elles ont atteint l'age de quatorze ou quinze ans, se prostituent indifferem ment à tous, après le quinzieme ou seizieme an estans lassés de cette lasciué liberté, elles choisissent un mari, avec lequel elles vivent chastement le reste de leurs iours, et la plupart ne commettront pas de faute si ce n'est du consentement du mari. Si elles se trouuent stériles, il est permis aux maris de les repudier et d'en prendre d'autres : Les hommes sont pour la plupart ialoux et gardent curieusement leurs temmes. Au reste ils ne sçauent point d'autres constitutions de mariage que d'enuoyer des presents aux parents desquels ils recherchent ou prennent les filles à femmes. Et afin qu'on voye les habits tant des femmes que des filles, leurs parures et ornements, desquels elles se chargent plustost qu'elles ne s'ornent, quand elles vont aux festes et dances publiques, nous auons adiousté en ce lieu les pourtraicts d'une fille, et deux femmes à ses deux costés tirés du mesme Champlain.

Ils enterrent leurs morts et mettent auprès d'iceux, les habits, vaisseaux, ferremens, l'arc, fleches et tout ce qu'ils auoyent possédé en leur vie, et les couurent d'un monceau de terre esleué en rond, avec des pieces de bois par dessus et une planche peinte d'un certain rouge, voilà l'honneur qu'ils font à leurs tombeaux : Car ils croyent l'immortalité des ames, et estiment qu'estans séparées des corps, elles vont en quelques païs lointains, où elles vivent délicieusement avec leurs amis trépassés et en des lieux pleins de delices.

Voilà à peu près les mœurs de tous ces sauvages, mais la disette de victuailles et la misérable manière de viure, n'arriue pas à tous également : car ceux qui ha-

bitent d'un costé et d'autre du fleuve, depuis le Sault de S. Louys iusques à son emboucheure, sçavoir les Montagnois, Canadiens, Souriquois et autres, pource qu'ils ne cultinent point la terre, menant une pauvre vie et bien souuent endurent grande faim, mais ceux qui demeurent au-dessus du Sault au milieu du païs, comme les Algoumequins, Ochaistaguins, Iroquois, et plusieurs autres, qui ont coutume d'ensemencer les champs et d'assembler leurs fruicts dans leurs greniers, tombent rarement en une telle disette si ce n'est lorsque la moisson les trompe, ou lorsqu'ils n'ont pas bien fait leur conte : Car c'est la coutume de tous les Sauvages par une commune paresse, de ne faire prouision que pour un huer et encore assés echarcement, d'où vient qu'ils ont souuent disette et n'ont iamais ou peu souuent moyen d'aider leurs voisins ou ceux qui les viennent voir.

Il nous a semblé bon d'aiouster ici quelques mots de la langue de ces Sauvages, observés par Quartier et autres. Voici les noms des nombres des Sauvages, qui habitoyent Hochelaga. I. Secada : II. Tignem : III. Hasche : IV. Hannaion : V. Ouiscon : VI. Indahir : VII. Aiaga : VIII. Adigue : IX. Madellon : X. Assem. Lesquels les Canadiens pour le iourd'hui, comme Lescarbot François a observé formoyent en cette manière. I. Begou : II. Nichou : III. Nichtoa : IV. Rau : V. Apateta : VI. Contouuachin : VII. Neouachin : VIII. Nestouachin : IX. Pescouadet . X. Metren.

Quartier a remarqué quelques noms des parties du corps de l'homme au langage Hochelagois qui sont ceux-ci.

La teste.....Aggonzi.
Les oreilles.Abontascón.

La langue.....	Osnache.
Les cheueux	Agoniskon.
L'estomach	Aggruascon.
Les doigts.....	Agenona.
Les yeux.....	Higata.
Les bras	Aiayascon.
Les ongles	Agedascon.
Les genoux.....	Agochinegodascon.
Les mains.....	Aignouscon.
Un homme.....	Aguehum.
Les parties honteuses de l'homme.....	Ainascon.
Les parties honteuses de la femme	Castaigne.
Le front.....	Hergeniascon.
Les dents.....	Esgangas.
Les cuisses	Hetnegradascon.
La face.....	Hegonascon.
La bouche.....	Esahe
La barbe.....	Hebelin.
Le col.....	Aganhon.
Le ventre	Eschehenda.
Les iambes.....	Agonguenehonde.
Une femme.....	Agruaste.
Les piés.....	Archidascon.

Ceci suffira de ce vieux langage, nous ferons ci-après mention du nouveau : au reste comme ces Sauvages changent souuent de demeure, aussi font-il de langage, comme l'on pourra voir par la comparaison d'iceux. Ceux qui exercent leur commerce avec les Chrestiens, usent desia plusieurs mots Basques et François, encore qu'il soyent deformés par la difficulté qu'ils ont à les prononcer.

CHAP. XIII.

Des mœurs et coutumes des Attigouautins selon le Commentaire de Champlain.

Champlain nous a assés exactement décrit les mœurs des Attigouautins, qui font leur demeure sur les quarante-quatre degrés au Nord de la ligne, selon lesquels on pourra iuger des autres. Leurs loges sont faites en forme de fours, couuertes d'escorce d'arbre longues de vingt-cinq ou trente verges et de six de large ; d'un costé et d'autre il y a un plancher esleué quatre piés de terre, (sur lequel ils couchent l'esté pour esuiter les pucés, desquelles ils sont grandement tourmentés) séparés d'un passage de dix ou douze piés de large ; l'hiuer ils couchent sur des mattes auprès du feu, qui y est allumé en plusieurs endroits selon le nombre des familles qui y demeurent (car ils se tiennent parfois ensemble dans une mesme case iusques à vingt familles ou plus; d'où vient qu'ils sont tellement affligés de fumée, que bien souuent ils deviennent aueugles sur leurs vieux iours.)

Leur provision la plus ordinaire est du Mayz et des febues de Turquie ; ils pilent le Mayz aucunement bouilli dans des mortiers de bois, puis estant ainsi broyé, ils y mettent des febues de Turquie ou autres fruitcs seichés au Soleil, parfois du suif de cerf ; et l'ayant paistri tout chaud, ils en forment des tourtes, lesquelles ils cuisent sous les cendres, et les lauent d'eau froide quand elles sont cuites. Ils meslent aussi deüx ou trois poignées de leur farine avec de l'eau qu'ils cuisent dans un pot, la

brassant continuellement ; puis ils y mettent un peu de poisson frais ou seiché au Soleil, et appellent cette bouillie Migan ; qu'ils accommodent en plusieurs façons ; mais en quelque sorte qu'ils la préparent, elle sent fort mal, principalement l'hiuer. Ils tiennent la chair de chien pour une grande délicatesse et la mangent aux mois de leurs festins, comme aussi celle des bestes sauvages. Le plus souuent ils enfouissent des espics de Mayz dans de la bouë, ou les mettent tremper en l'eau, et les y laissent germer, puis les ayans tirés hors, ils les bouillent avec du poisson ou de la chair ; et encore que le Mayz pourri dans une mauuaise odeur, toutesfois ils en font grande estime, et mesme auant qu'estre bouilli, ile le lechent et succent avec grande volupté. Enfin ils engraisent quelques années des ours et s'en seruent en leur plus grands banquets.

Ils se font des habits de peaux de diuerses bestes sauvages, de la mesme façon que nous les auons ci-dessus représentée en leurs pourtraicts. Plusieurs deutr'eux se peignent la face de noir ou de rouge, meslé avec de la graisse d'ours ou d'autres bestes ; les habits des hommes et des femmes sont fort peu différents, si ce n'est que les femmes s'ornent de plusieurs coquilles proprement-ageancées ensemble ; mais principalement les filles s'en accommodent pour plaire à leurs amoureux.

Les hommes ne s'employent presque à autre chose qu'à la chasse, à la pesche et à la marchandise, ils bastissent aussi leurs cabanes, et vont à la guerre ; mais les femmes y sont d'une misérable condition : car elles ne cultiuent seulement pas les champs, assemblent le bois, font la moisson et tout l'ouirage domestique, mais aussi

elles suivent leurs maris à la guerre et portent tout ce qui leur y est nécessaire à la façon des mulets. Ils font leur mariage presque en la mesme façon que nous auons dit ci-dessus, si ce n'est que les femmes gardent fort peu souuent la fidélité à leurs maris, après qu'elles les ont choisis, ce qu'elles font sans en estre punies, encore que les maris mesmes le sçachent. Ils n'ont nul gouvernement Politique ou ciuil, nulles loix ; les crimes y sont impunis si ce n'est que parfois selon leur appetit de vengeance, ils se traitent cruellement en priué, d'où vient souuent que des querelles ciuiles et domestiques, des séditions et des guerres, s'esleuent entr'eux : toutesfois chaque village a accoustumé d'assembler un certain conseil des plus vieux, auquel ils délibèrent de ce qu'ils ont à faire : ils n'obéissent pourtant pas à un seul, mais ils établissent plusieurs chefs selon l'occasion, auxquels ils obéissent volontairement selon qu'il leur plaise.

Ils n'ont nulle forme de religion et ne cognoissent aucun Dieu, ils honorent toutesfois le Diable superstitieusement sous le nom de Aqi ; encore que ce soit une chose incertaine, si par ce mot ils veulent exprimer les démons, pource qu'ils appellent d'un mesme nom tout ce qui surpasse l'ordinaire raison, ou qu'ils ont en admiration et de ce mesme nom, (ils nomment leurs deuis sorciers et magiciens que les Alcoumequins et Montagnets appellent Manitous) qui exercent la médecine et la chirurgie entr'eux, prédisent les choses futures, et par des pures illusions abestissent ces pauvres misérables, leur façon de médeciner est du tout ridicule, car ils ne font presque autre chose que reiouir les maladies avec danses et chansons, et passent le temps à boire.

L'hiuer (qui y dure du commencement de Décembre iusques à la fin de Mars) ils font le plus souuent bonne chere et inuitent les villages voisins pour danser et chanter (ils nomment ces festes Tabages) de maniere que quelquesfois ils se trouuent ensemble cinq cents Sauvages avec leurs femmes et filles, lesquelles font lors principalement tout leur devoir d'y aller bien parées : en ce temps plusieurs courent cà et là desguisés qui dancent et chantent de porte en porte, et demandent à chacune famille ce qui sur tout leur vient le plus à gré, qu'ils estiment estre fort inciuil de leur refuser.

CADIE OU ACADIE.

CHAP. XIV.

Contrées de la Nouvelle-France qui regardent le Sud, lesquelles les François appellent Cadie ou Acadie.

Nous auons iusques ici poursuiui les regions de la Nouvelle-France qui attouchent le grand fleuve de Canada, maintenant nous passerons à celles qui sont lauées de l'Océan et regardent le Sud : mais auant qu'y descendre il nous faut un peu parler de la coste qui regarde l'Orient et est batue des flots du destroit de S. Laurent. En la partie septentrionale de cette coste vis à vis de l'Isle de l'Assumption, sur quarante-huict degrés et quarante-cinq scrupules de la ligne, est situé le port de Gaspé ou Gachepé, maintenant fort cognu par les voyages des François, ou une baye s'ouure large à son emboucheure de quatre lieues, et qui s'enfonce de sept ou huict entre les terres ; dans laquelle se descharge une riuère, qui vient du milieu du païs, courant l'espace de XXX lieues ou enuiron par un plat terroir. On conte du Cap de S. Laurent iusques à ce port LXX ou LXXV lieues, proche d'icelui vers le Sud, il y a un Cap fort estroit qui s'auance en mer, puis la coste se retirant, tout aussi tost, fait une autre baye large de trois lieues,

et presque autant profonde, vulgairement dite Baye des Morües : au-deuant de laquelle est située l'Isle Percée, esleuée d'un costé et d'autre comme un rocher, et diuisée par le milieu par un petit canal, où peuuent seulement passer des chaloupes à marée haute : cette Isle est séparée de la terre ferme par un canal large de cinq cents pas seulement, et si peu profond qu'on le peut passer à pié sec à marée basse.

Delà la Contiente se tourne encore plus vers le Sud-Ouest, et la coste se courbant fait une grande baye, (nommée par Quartier, Golfe de Chaleur) l'entrée de laquelle a quinze lieues de large, la mer y a en plusieurs lieux cinquante brasses et plus de profond : le costé droit d'icelle s'esleue en montagnes couuertes d'arbres, le gauche est plat où il y a fort peu d'arbres : le milieu de la baye est distant de la ligne de quarante-sept degrés et trente scrupules. Le costé au Sud est fermé par le Cap appelé par Quartier le Cap d'Espérance ; auprès duquel le golfe de S. Lunaire s'ouure. Le reste de la coste iusques au destroit qui sépare l'Isle de S. Lanrent de la terre ferme est fort peu cognu et est de difficile acces à cause des bosses qui y sont.

Cadia qui est une partie de la Contiente est de forme triangulaire, sa bassé ou le plus long costé regarde le Sud et s'estend entre le port Campseau et le Cap Fourchu, de l'Est à l'Ouest : les autres deux costés après auoir fait plusieurs bayes et recoins s'approchent insensiblement, iusques à ce qu'environ le fonds de la baye Françoise vers l'Ouest, et vers l'Est du golfe de S. Lunaire, ils se ioignent ensemble tout à fait ; lesquels deux golfes séparés par un petit espace de terre font cette Prouince

presque insule. Nous auons ci-dessus légèrement traité du costé Oriental ; au coin de la basse est situé Campseau ; mais il est d'un fort difficile acces, à cause des bancs, rochers et la mer qui y brise horriblement : il est distant de l'Isle de S. Laurent d'environ huict lieues et de la ligne de quarante-cinq degrés et vingt scrupules.

On conte de ce port vers l'Ouest iusques au port de Saualette six lieues, de Saualette iusques aux Isles, qui bordent en grand nombre la terre ferme, séparées par de petits canaux. on conte quatre lieues : delà iusques à l'Isle Verde six ou sept : vis à vis d'icelle sort une petite riuère qui a pris son nom de l'Isle Verde ; de cette Isle iusques à la baye de toutes les Isles, il y a six lieues. Tout cet espace de la coste est tout bordé de rochers, qui s'estendent presque une lieue en mer, et la mer y brise d'une estrange sorte. A quatorze lieues de cette baye on trouue le port de S. Hélène, sur la hauteur de quarante degrés et quarante scrupules, au deuant duquel il y a une petite Isle, séparée de la terre ferme d'un fort petit destroit gayable à marée basse. De cette Isle iusques à celle de Sesambre il y a huict lieues, entre deux il y a une grande baye qui pour la bonté de l'air est appelée des François Baye saine.

Il y a sept lieues de Sesambre iusques a la riuère de S. Marguerite, qui est distante de la ligne de quarante-quatre degrés et vingt-cinq scrupules, elle se décharge en mer au droit des Isles des Martyrs. A huict lieues de ces Isles, le Cap de la Heue s'auance en mer derrière lequel il y a un haure du mesme nom, à quarante-quatre degrés et cinq scrupules de la ligne, où il y a un fort bon anchrage ; proche d'icelui il a une petite Isle longue

et estroite, couverte d'arbres : vers l'Est d'icelle, il y a en la terre ferme une baye qui contient plusieurs petites Isles pleines d'arbres. Proche de là, est le port du Ros-signol, presque barré d'une Isle qui est au-deuant, dans lequel descend une petite riuère qui vient deuers le Nord-ouest, à enuiron vingt-cinq lieues au dedans du païs. Delà iusques au port aux Moutons, sur la hauteur de quarante-quatre degrés, on comte sept lieues : il est rond et comme fermé par une petite Isle qu'il a à son entrée, receuant la mer par deux emboucheures, dont celle de deuers le Nord a seulement deux brasses de profond et l'autre du costé du Sud en a trois ou quatre, et le port sept ou huict, il y a au milieu six petites Isles, et deux petites riuères y entrent : la coste qui l'enuironne est toute couuerte de bocages, et à cause des marais prochains, il s'y trouue grande quantité de cerfs et autres bestes sauages. Delà au port Negre ainsi nommé du Cap Negre qui en est proche il y a huict lieues, au-deuant de ce Cap il y a une roche, laquelle quand on la voit de loin ne représente pas mal la teste d'un Negre. Iusques ici la coste a été basse et couuerte de petits arbrisseaux, bordée d'un nombre infini d'Isles ou plustost rochers ci et là semés, pleins de toute sorte de Sauagine.

Proche de là est située la Baye de Sable, où il y a un bon ancrage ; et à deux lieues d'icelle vers l'Ouest est le Cap de sable, lequel on doit surtout esuiter, à cause des bancs et rochers, qui s'estendent d'icelui plus d'une lieue en mer. Delà iusques à l'Isle des Cormerans ainsi nommée pour la grande abondance de ces oiseaux il y a une lieue de passage ; et vis-à-vis d'icelle il y a une baye, qui entre deux ou trois lieues dans les terres appelle la Baye courante ; de laquelle iusques au der-

nier Cap de cette coste, qu'on nomme Cap Fourchu, il y a deux lieues. Il se trouue en cet endroit plusieurs Isles auancées fort loin en mer, et separees de la terre ferme de quatre ou cinq lieues plusieurs rochers, et la mer mesme y brise fort : aucunes de ces Isles pour l'abondance d'une certaine sorte d'oiseaux sont appelées Isles aux Tangueux ; les autres à cause de cette espèce de poisson, que les anciens nommoient Phoques selon Bellon, sont appelées par les François Isles aux Loups marins, elles sont sur la hauteur de quarante-trois degrés et trente scrupules. Iusques ici la coste du Sud a regardé l'Ouest.

CHAP. XV.

Description de la coste d'Acadie, qui tourne vers le Nord-est, et du Port-Royal.

Auprès du Cap Fourchu, il y a un haure qui prend son nom du Cap, lequel est assés profond à l'entrée et assés commode pour les nauires, mais il demeure à sec au dedans, lors que la maré s'est retirée, excepté le canal d'une petite riuère, qui descendant au trauers de belles prairies entre en icelui. Delà la coste se tourne lentement vers le Nord, iusques à neuf ou dix lieues : dans lequel espace, il n'y a nul port pour de grands nauires ; mais seulement quelques recoins, et la coste empeschée de plusieurs Isles, rochers et bancs iusques à une Isle longue, estendue du Sud-ouest au Nord-est, iusques aux emboucheures de la grande baye appellee Française : ayans six lieues de long, et à peine une de large, toute

environnée de bocages et fort difficile à aborder pour les basses et rochers qui y sont : la marée y est tort rude, principalement dans le canal qui sépare l'Isle de la Continente, d'où il est appelé des François le Passage Courant, vis à vis de l'Isle il y a une baye à la terre ferme, qui est une fort seure retraite pour les nauires, ayans trois lieues d'emboucheure, cognue aujourdhui par le nom de S. Marie : à la main droite en entrant est situé le port de S. Marguerite, sur les XLIV degrés et trente scrupules de la ligne ; il a à son entrée seulement dix-huict piés et trois brasses en son fonds ; il est environné d'un terroir pla et fertile du costé du Sud-est : à la main gauche il y a une petite baye, auprès de laquelle on dit qu'on y trouue quelques veines d'argent : un peu plus auant la riuère nommée Boulay, y entre et derechef un autre au fonds du port, lequel est séparé du Port Royal par un petit espace de terre : l'une et l'autre de ces riuères ont des mines de fer, et sont riches en prairies auprès de leurs riuages, la terre y est presque aussi rouge que sang.

De l'Isle longue la coste retourne encore plus vers le Nord-est iusques au Port-Royal qui n'a point son pareil soit en grandeur, soit en seureté, d'où, il a reçu son nom, il est sur les quarante-cinq degrés de la ligne. Son emboucheure est large de huit cents pas, il a deux lieues de long et une de large capable de mille nauires et grandement asseuré à l'encontre de l'incertitude des vents : il y a trois fleues qui s'y deschargent, l'un desquels et qui est asses grand, s'appelle de l'Esquillé, ainsi nommé de l'abondance de ces petits poissons qu'on y prend il descend de deuers l'Est et court une longne espace de terre, il est diuisé en son emboucheure qui est large d'un

quart de lieue en deux par une Isle couuerte d'arbres et fort plaisante, on le peut monter avec des moyens nauires iusques à seize lieues haut, où le canal est encore large de soixante pas et profond de dix huict piés ; le riuage d'un costé et d'autre est reuestu d'arbres et nourrit de fort gros fouteaux et fraisne.

L'autre appellé du nom de S. Anthoine, à la main droite quand on entre dans le port est fort petit, et comme bouché par une petite Isle qu'il a à l'entrée : il y a un bois qui couvre ses riues qui empesche par son espaisseur le passage de ce port à la baye de S. Marie. Le troisième est du mesme costé, qu'on appelle Ruisseau de la Roche, à cause qu'on n'y peut entrer avec des nauires, pour les basses et rochers qui sont en son emboucheure. Les François s'y estoient placés l'an 1610, comme nous dirons ci-après.

Du Port Royal la coste tourne encore plus vers le Nord-est, iusques au Cap de Poutrincourt et iusques sur la hauteur de quarante et cinq degrés et quarante scrupules, où la mer s'expand dans une baye qui a vingt-cinq lieues de circuit, beaucoup plus longue que large, dans le fonds de laquelle entre une petite riuère et quelques torrens : vis à vis du Cap et à la main gauche de cette baye dont nous venons de parler, il y a le Port aux Mines, ainsi nommé des mines de cuyure, qui sont tous les iours couuertes deux fois de la marée. Ici la terre ferme s'auance en mer par un long et estroit Cap qui s'estend entre deux bayes, nommé vulgairement le Cap de deux Bayes pour cet effect : la baye la plus loin s'appelle la Baye de Gennes, laquelle receuant la mer par une entrée de cinq lieues de large, lui ouure au-de-

dans un fort circuit et reçoit deux rivières, l'une qui y vient de l'Est, l'autre qui y descend du Nord et se joint presque-auprès du détroit S. Lunaire, avec le côté droit de la Peninsule, joignant en un angle les limites de Cadie.

CHAP. XVI.

Mœurs, coutumes, langage des Souriquois qui habitent ces pays.

Les naturels habitans de la Cadie ou Acadie, principalement ceux qui demeurent autour du Port-Royal, s'appellent Souriquois : ils sont d'une moyenne stature de corps, bien composés de membres, sans aucune difformité. Ils sont comme le reste des Sauvages brunastres, pour les causes que nous auons dites ailleurs, et ce qui semble beau aux Sauvages qui habitent la Zone torride, sçavoir le nez plat, est entre ceux-ci fort rare, ils ont pour la pluspart les cheveux noirs et fort peu souent s'en voit-il d'autre couleur, si ce n'est parfois de roux ou chastains : il n'y a que les principiaux d'entr'eux qui portent de la barbe, les autres l'arrachent entièrement : Ils ne diffèrent en rien en habits et viures des autres Sauvages, dont nous auons desjà parlé. L'esté ils vivent de poisson, l'hiuer de venaison : ils ne sçauoyent que c'estoit que du pain, car ils ne sement ni ne moissonnent, iusques à ce qu'ils ayent esté apprins des François, à se seruir en leur viande de blé, farine et de légumes, qu'ils traitent à présent pour des peaux. Ils obéissent à leurs

Cassiques qu'ils appellent Sagamos, sont aussi ignorans du vrai Dieu que les autres, et n'ont nul service ou forme de religion. Ils ont leurs Magiciens et deuins qu'ils nomment Autmoins, auxquels ils portent un tel respect que bien souvent ils les font Cassiques : ceux-ci consultent le Diable et donnent réponse des choses non encore aduenuës, parfois ambiguëment, parfois avec vérité : quand ils veulent demander adivis au Diable, ils creusent une fosse, et dans icelle ils y plantent un pieu, et après y auoir attaché une corde ils s'y enclinent y tournant la face, adioustans de merueilleuses singeries, euocations et coniuurations, avec un si violent mouuement du corps qu'ils se mettent tout en sueur ; ayans fait tout cela, ils persuadent à ce misérable peuple que le Diable est venu, qu'ils le tiennent lié de la corde et qu'ils deuinent par son instinct. Ils exercent aussi la Medecine et Chirurgie : quand ils sont appelés à la visite de quelque malade, après auoir premierement inuocqué le Diable, ils considerent les parties affectées, qu'ils humectent de leur halaine, aucunesfois ils entamment la veine et en succent le sang : ils usent presque de la mesme méthode à la guérison des playes ; après qu'ils en ont succé le sang, ils bandent ou couurent le lieu d'une pellicule tirée des testicules du castor : ils ne font rien pour rien, mais les malades leur donnent quelque beste sauuage ou quelques peaux après qu'ils sont guéris.

Le langage de cette nation est beaucoup différent de celui des Canadiens et autres sauuages qui habitent en la Nouvelle-France, il m'a semblé qu'il ne seroit point hors de propos d'en adiouster ici quelques mots d'entre plusieurs. Ils profèrent les nombres insques à dix en cette manière I. Negout : II. Tabo : III. Chicht : IV.

Neai : V. Nan : VI. Kamachin : VII. Eroeguenick : VIII. Meguemachin : IX. Eghkonadeck : X. Metren. Ils content les ans par les cours du Soleil, Cach metren, Achtek, cent ans : les mois par les Lunes, Metren Knich Kaminau, dix Lunes. Ils représentent les Saisons de l'année par les effets ou propriétés d'icelles, Nibir betou, c'est à dire quand les fueilles sortent dehors, pour le printemps : et ainsi des autres. Voici les noms entr'eux des parties du corps.

La teste	Menougi.
Le front.....	Tegoeja.
Le nez.....	Chichkon.
Une dent	Nebidie.
Le gosier	Chidon.
La main.....	Nepeden.
Le nombril	Niri.
Les piés.....	Nechit.
Les testicules.....	Nereron ou Marios.
Les yeux	Nepiguigour.
La langue.....	Nirnou.
Les doigts	Troeguen.
Une femme	Match.
Les oreilles	Seckdouagan.
Les leures	Nekoui.
Le bras.....	Pisguechan.
Les genoux	Cagiguen.
Les cheveux	Monzabon.
La bouche	Meton.
Le col.....	Chitigan.
Les cuisses.....	Mecat.
Les parties honteuses de l'h.....	Carcaria ou Ircay.

Les sourcils.....	Nitkou.
La barbe	Migidion.
Le ventre.....	Migedi.
Le cul	Monogoy.

Ils distinguent le sexe et les affinités ainsi.

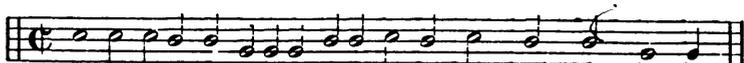
L'homme.. ..	Metabouiou ou Kessona.
Mère	Nekich.
Fils	Nekouis.
Femme	Mebouiou.
Frère	Skinetch.
Fille.....	Netouch ou Pecenemouch.
Père....	Nouchick.
Sœur	Nekicht.
Neveu	Neroux.

Ils nomment les éléments et ce qui est composé d'iceux.

Le feu	Bucktouw.
Poudre	Pechau.
Le Ciel	Oüajeck.
Estoille	Kerkooeth.
Fueille	Nibir.
La terre.....	Megamingo.
Montagne	Pandemour.
Soleil	Achteck.
Bois	Kemouch ou Makia.
Forest	Nimbeck.
Pierre.....	Knoudo.
Eau	Chabaüan ou Orenpeoc.
La Lune.....	Knichkaminau.
Escorce	Bouüac.

Noms d'armes : Un arc Tabi. Fleche Pomio. Cou-
teau Houïagan.

Ils ne sont pas du tout ignorans des arts mechaines, car ils taillent en bosse des images à la grosse mode, non pas pourtant pour les honorer comme idoles Ils recreent leurs banquets ou festes qu'ils nomment Tabagia, de certaines chansons, aussi bien que les autres Sauvages, et au ton d'icelles ils donnent du pié contre terre, ou bien ils saultent ; leurs Magiciens s'en seruent aussi. Lescarbot François en a exprimé quelques-unes en musique, l'une desquelles nous adiousterons ici.



Tameja Alle luya tameja douuen hau hau hé hé.

La chanson acheuee, tous les autres respondent Hé é é é. C'est une chose esmerueillable d'où leur est venu ce mot Alleluya, lequel Lescarbot asseure auoir plusieurs fois parfaitement ouy prononcer, ie m'en rapporte à ce qui en est. Voilà ce que nous auions à dire des Sauuages, maintenant nous poursuiurons le reste de la Contiente.

CHAP. XVII.

Contiente de la Nouvelle-France iusques au fleuue de Pemptagouët.

Champlain met vis à vis du Cap des deux Bayes, au costé du Sud de la Contiente le fleuue de S. Louys, et le marque en sa charte géographique, duquel toutesfois

il n'a iamais fait mention en tous ses écrits sous ce nom là bien fait il mention d'une petite riuère seulement capable de porter des chalouppes enuiron ce lieu là, auprès de laquelle se trouue des mines de fer : à quatre lieues de là vers le Sud-ouest (car la coste se courbe de ce costé-là) se trouue un Cap qui s'auance, au deuant duquel il y a des rochers et un fort courant qui trompe les mariniers : auprès d'icelui il y a uné petite baye cogue pour quelques veines de fer qui y sont : et tout près une autre baye et quelques Isles au deuant de la terre ferme ; qui s'estendent iusques au Cap Rouge, derrière icelui court une fort belle riuère ; à quarante-cinq degrés et quarante scrupules de la ligne ; les Sauuages la nomment Ouygoudy et les François de S. Iean, on n'y entre toutefois pas sans danger à cause des basses et rochers, et des pointes ou caps qui s'auacent : son emboucheure est estroite, combien qu'elle aye parfois seize brasses de profond, elle eslargit peu à peu ses deux riuages et derechef les rapproche auprès d'un coin de terre, où elle passe de mesme roideur que si c'estoit une cataracte entre deux rochers proches l'un de l'autre, on ne la peut en cet endroit monter avec des barques, sinon à pleine marée ; delà elle s'espand une lieue de large, laquelle largeur elle continue longtemps, les Sauuages disent qu'ils vont par icelle à Tadousac en portant leurs canoas sur leurs espaules un petit espace de terre. Cette riuere est renommée pour la pesche des saulmons qu'on y fait, et pour les mines de fer qui y sont. Du costé de l'Ouest à l'emboucheure du fleue il y a une Isle que les François nomment la Nef de sa forme, et courant le long de la coste, on en rencontre plusieurs l'une après l'autre, l'une desquelles grande de six lieues de tour est

appelée des Sauvages Manthane. En ce lieu, il y a comme une troupe d'Isles dispersées çà et là dans un golfe entrecoupées et séparées les unes des autres par divers canaux qui sont plusieurs ports et haüres, il y a aussi là un passage pour aller à la riuère des Estechemins et à la petite Isle nommée de S. Croix sur les quarante-cinq degrés et vingt scrupules de la ligne. En ce lieu, les François s'estoyent autresfois placés, mais ils l'abandonnèrent dès le premier hiuer, comme nous dirons ci-après. Outre le fleuue que les habitants du lieu nomment Estechemin, qui y descend de l'Ouest et laue cette Isle d'un costé et d'autre, il y a encore deux autres petites riuères qui y sortent. En May et Iuin on y trouue une fort grande quantité de harans : la terre y est empeschee d'espais bocages, d'arbres et arbrisseaux de tous costés, par ainsi nullement commode à estre labourée, si premièrement on ne courroit les forests, toutesfois il semble qu'elle seroit fertile si on la cultiuoit. Les moucherons sont en ce lieu fort fascheux, qui sans doute sont engendrés par l'humidité de la terre et nourris par l'espaisseur des bois.

Les Sauvages qui habitent ce lieu se nomment Estechemins, du tout semblables en habitude de corps, mœurs et coustümes aux Souriquois, ils different pourtant en langage ce qui ce pourra voir par le nom des nombres dont ils usent que nous auons adioustés ici I. Bechkon : II. Nich : III. Nach : IV. Iau : V. Prencht : VI. Chachit : VII. Contachit : VIII. Erouiguen : IX. Pechcoguem : X. Perock. Et n'y a point de doute qu'ils ne different aussi és autres mots.

On va de cette baye vers Norumbegue par diuers canaux, entre un nombre infini d'Isles, l'une desquelles

qui est un peu plus grande que les autres, appelée des Sauvages Menane, est diuisée d'un espace de trois lieues de la Contiente : les autres qui sont estendues le long de la coste par l'espace de vingt-cinq lieues, s'appellent d'un nom commun Isles Rangees, les François leur donnent aussi des noms particuliers, qui seroyent longs à réciter ici. La dernière de toutes située à l'emboucheure du fleuve Pemtegouet, qui a de long quatre ou cinq lieues, diuisée de la terre ferme par un petit destroit, est sur la hauteur de quarante-quatre degrés et trente scrupules ; elle est toute releuée en montagnes, qui estans séparées l'une de l'autre paroissent au loin au nombre de sept ou huict, elles sont à la cime nuës et rien que rochers, d'où l'Isle est nommée des François l'Isle des monts déserts. La coste est toute entrecoupée de bayes et pointes.

CHAP. XVIII.

Du fleuve Pemtegouët que plusieurs estiment estre Norumbegue.

Ceux qui ont au temps passé escrit de ces païs, ont conté beaucoup de fables de la célèbre ville et du fleuve Norumbegue, dit des Sauvages Agguncia ; que l'on trouue pour le iourd'hui du tout autrement, et n'y a point d'apparence qu'il y ait eu iamais quelque chose de semblable : cependant si on considere la hauteur qu'ils y ont remarquée et les autres circonstances, il n'y a point de doute qu'ils n'ayent voulu parler de cette riuère, que

les Sauvages, comme les François estiment, appellent Pemtegouët, et les Anglois Pennobscot. Au-deuant de l'emboucheure de laquelle il y a plusieurs Isles qui s'auancent en mer, insques à dix ou douze lieues de la Contiente, sur la hauteur de quarante et quatre degrés : elle a huict ou neuf lieues de large : au-deuant de sa pointe droite est l'Isle des monts deserts ; la gauche est un terroir plat appellé des Sauvages Bedabedec : plusieurs Isles occupent l'espace d'entre eux ; la dernière desquelles fort releuée est nommée des François Isle Haute, à laquelle on prend tort grande garde pour entrer en la riuière. Cette riuière n'est nauigable qu'environ vingt lieues, à cause d'un sault duquel l'eau se précipite. A la riue de main gauche tout près de l'emboucheure, la terre se releue en fort hautes montagnes, le reste est du tout plat et fort fertile, reneustué d'un costé et d'autre de plusieurs arbres et entre autres de sapins : il n'y a nulles villes, mesmes peu d'habitations ou loges qui sont faites de pièces de bois trellissées et couertes d'escorce d'arbre. Les Sauvages qui y habitoyent lors que Champlain visitoit la riuière, se disoyent estre de la nation des Estechemins : toutesfois il ne sembloit pas qu'ils eussent des demeures arrestées ; mais on eut dit qu'ils changeoyent souuent de lieu selon que la chasse ou la pesche les inuitoit. Ils obeissoyent lors à deux Cassiques, desquels l'un se nommoit Bessabez, et l'autre Cabahis, qui receurent Champlain à la façon des Sauvages assés humainement. En outre il semble qu'ils n'ont pas seulement de coustume de changer souuent de place, mais aussi de nom, selon que leurs Cassiques changent, desquels la nation prend le plus souuent le nom : delà vient la différence qui se trouue principalement entre les Autheurs

qui en diuers temps ont escrit des noms de ces nations. Car Iean Smith general des Anglois en la description de ce fleue les nomme Bessabees (du nom sans doute de ce Roitelet Bessabez) et Tarantins desquels les François ne font nulle mention. Au reste les habitants de cette riuère ne diffèrent en rien en habitude de corps, mœurs et coutumes des autres Sauvages dont nous auons parlé ci-dessus : qui fait qu'on ne peut assés s'esmerveiller d'où estoit venu en la pensée aux Auteurs du temps passé d'escire des choses si magnifiques de la ville de Norumbegue.

On conte de Pemteguoët iusques à Quinnibequin XXV lieues vers l'Ouest ; tout cet espace de la Contiente est bordé de plnsieurs Isles et presque au milieu il y a une fort grande baye, diuisée en plusieurs canaux et Isles ; vis à vis de l'emboucheure de la riuère Quinnibequin il y a une Isle qui s'esleue doucement en bosse et pour cette cause est appelée des François la Tortue : entre icelle et la Contiente, il y a des rochers aueugles et cachés sous l'eau et des bosses où il y brise d'une estrange façon. Dans l'emboucheure de la riuère il y a de chaque costé une petite Isle et au dedans d'icelle il y en a plusieurs autres le long du riuage, on ne la peut monter qu'avec grand péril à cause des bosses, rochers et du courant qui y est. Le terroir qu'elle laue d'un costé et d'autre est rude et couuert de rochers et ne porte que des chesnes fort bas, il y a peu de pasturages, ou de champs propres pour ensemençer.

Les Sauvages qui habitent auprès de cette riuère, ne diffèrent en rien en façon et mœurs des autres, ils se nourrissent de poisson, que la riuère fournit en abon-

dance, et de chasse, ils disent qu'il y a longtemps qu'ils ont cessé de semer comme les autres qui sont plus au Sud font à cause des incursions de leurs ennemis qui gastoyent leur moisson : ce fleuve descend du milieu du país de deuers le Nord-est, premièrement fort petit, puis après croissant par la rencontre d'autres ruisseaux et rivières, il coule par diuers destours, tantost doucement, entre des Isles et tantost roidement. Les Anglois l'appellent d'un autre nom Sagadahoc, comme nous dirons au liure suiuant ; car nous nous sommes proposé de donner en ce lieu la description de la Nouvelle-France, principalement selon les obseruations des François.

CHAP. XIX.

Fleuve Chouacouët, habits et mœurs des Almouchiquois.

Courant la coste du fleuve Quinnibequi vers le Sud-ouest (car elle se tourne de cette part) on rencontre une baye, laquelle embrasse dans son sein plusieurs Isles et on voit à la terre ferme de fort hautes montaignes : huict lieues plus outre, la rivièrè Chouacouët fait son entrée en mer, à quarante-trois degrés et quarante-cinq scrupules de la ligne, ayant plusieurs Isles dans son emboucheure, l'une desquelles pour l'abondance des vignes qui y est appelée des François l'Isle de Bachus et des nôtres, Wijngaerden Eylandt. Elle est séparée de la Contiente par une espace de deux lieues, rendue fort agréable par une grande quantité de chesnes et noyers qui

y sont, et fournie de champs propres à ensemençer. La riuère est fort plate, profonde seulement en son entrée de deux brasses à marée haute, mais au-dedans elle a trois et quatre ; fort poissonneuse : Le terroir le long de ses riuages y est gras, muni de prairies et vestu agréablement de hauts sapins, fonteaux et ormeaux.

Les Sauvages qui y habitent diffèrent grandement, tant en langue qu'en mœurs des autres naturels de la Nouvelle-France. Ils se nomment, comme escrit Champlain, Almouchiquois. Ils rasant leurs cheueux depuis le front iusques au sommet de la teste, et laissent noistre ceux de derrière, qu'ils nouent et bigarrent de diuers plumages, ils se peignent la face de rouge ou de noir et sont bien composés de membres sans aucune deformité : leurs armes sont des lances, massuës, l'arc et les fleches, lesquelles à deffaut de fer, ils munissent de la queue d'un certain poisson monstrueux testané, nommé Signoc. Ils cultiuent la terre autrement que ceux qui demeurent à l'Ouest d'eux ; et sement du Mayz et des febues de Turquie, bigarees de belles et diuerses couleurs, qu'ils plantent de rang auprès du Mayz, afin qu'il leur serue de rames pour monter : ils pallisadent leurs champs d'espines viues et les cerclent et nettoient curieusement : ils sement en May et moissonnent en Septembre. Il y a grande quantité de noix mais plus petites que les nôtres ; une infinité de vignes, des raisins desquelles les François disent auoir fait au mois de Iulliet de fort bons verius. Ils plantent aussi des citrouilles et semblables fruicts, comme aussi du tabac. Ils ont leurs demeures arrestees et ne changent pas facilement de lieu comme les autres Sauvages, ils courent leurs cabanes d'escorce

de chesne et les environnent en rond de grosses poutres, pour s'y pouvoir defendre de leurs ennemis.

Pource que nous auons fait mention de ce poisson monstrueux qui est fort ordinaire et frequent en toute cette mer, ce ne sera point hors de propos de le descrire ici et d'y adiouster la figure tant du dessus que du dessous assez bien représentée.

Ce poisson nommé des Sauuages Signoc ou Siguenoc, des nostres Aragnée de Mer, est une espece d'escreuices, couuerts dessus de deux fort dures escailles, desquelles celle de deuant est bossée à la façon d'un plat, aucunement espaisse, si ce n'est qu'elle soit double ronde autour du front et brauement formée, taillée en demie lune ou elle se ioint à l'autre ; le dehors est releué par brosettes ou pointes obtuses disposées par rang, celle de derriere plus deliée que l'autre est en forme de l'ozange, dentelée des deux costés, est picotée de petits trous par un bel ordre : la queue (comme aussi l'escaille) est fort longue, surpassant en longueur tout le reste du corps, trigone ou tetrahedre et depuis le milieu iusques au bout dentelée de pointes rndes. En la partie connexe du premier test, presque au milieu, sont assis les deux yeux, assés apparens quand ils viuent, mais quand ils sont morts plus retirés et couuerts d'une membrane comme de corne ; il a plusieurs iambes à la façon des cancre, les huit premières sont plus courtes que les autres, les deux qui suiuent sont plus longues, et les deux autres d'après derechef plus courtes, il n'a point de nageoires, mais il est fourni de costé et d'autre d'un petit os obtus comme d'une rame avec lesquels on croit qu'il nage, il a au reste auprès de la gueule deux petites pates desquel-

les il se sert pour marcher : sous le test de dessous il y a quelques petites vesies de costé et d'autre qui s'enflent à la façon des gorges des raines. Ils se plaisent aux riuages et lieux fort peu profonds et se prennent principalement à l'emboucheure des riuieres, il y en a de diuerses grosseurs ; car il s'en trouue plusieurs la queue desquels est longue d'un pié : celui que nous représentons ici estoit des plus petits, d'où vient que toutes les marques que nous auons descrites n'y paroissent pas si bien.

A l'emboucheure de la riuière il y a une petite Isle fort commode pour y bastir une forteresse, qui pourroit empescher l'entrée à toutes sortes de nauires. Deux ou trois lieues outre cette riuière vers le Sud est il y a un Cap et derrière icelui en un recul un port entre quelques Isles, desquels il a pris le nom ; il est distant de la ligne de quarante-trois degrés et vingt-cinq scrupules. Delà la coste s'auançant fait un autre Cap nommé des François Cap aux Isles, qui est auoisiné de quelques Isles couuertes d'arbres, séparées de la terre ferme par un petit destroit. La terre de la Contiente est fertile en froment et en pasturages : où il y a plusieurs champs cultiués des Sauvages et parsemés d'arbres par une agréable variété. Les Sauvages qui habitent ce lieu usent de canoas faits d'une seule pièce de bois ; peu différents au reste en habits et mœurs des Almouchiquois, leur langage est fort diuers.

Au-delà de ce Cap s'ouure une fort belle baye, port fort commode pour les nauires, d'où vient qu'il a esté nommé des François Beau Port ; il est éloigné de la ligne de quarante et trois degrés. Plusieurs Sauvages

demeurent auprès et y cultiuent de fort fertiles champs : quelques torrens en outre qui arrousent les champs descendent en cette baye. A huict lieues du Cap aux Isles vers le Sud, le Cap de S. Louys s'auance en mer, lequel va en penchant, il est sur la hautenr de quarante-deux degrés et quarante-cinq scupules au Nord de la ligne, vers le nord d'icelui il y a une baye, enuironnée de plusieurs cabanes et champs de Sauuages, dans laquelle coule une petite riuière, venant du milieu du pays, que les François appellent Riuière du Gaz, et les nostres, pour les fables qui y sont, de Sand Riuière: Champlain estimé qu'elle va iusques au lac des Iroquois, et que peut-estre elle en prend sa source. De ce Cap la coste retourne un peu et se courbe en forme de croissant (après auoir fait plusieurs bayes et recoins) vers le Cap appelé des François Cap Blanc, des Anglois Cap Cod et des nostres Staeten-hoeck, c'est à dire le Cap de Messieurs les Estats : duquel nous parlerons dauantage en son lieu. Dans le retour de la coste il y a une baye sans anchrage, qui pour cet effect est nommée des François Malebarré, en un grand recul qui a trois ou quatre lieues de large, de toutes parts enuironné d'habitations de Sauuages et de très-beaux champs et où il y a une petite riuière ; mais d'une fort bonne eau : ce recul pour la quantité des basses qui y sont, ci et là brise d'une estrange sorte : il est au reste enuironné de forests et bocages de fort hauts chesnes et cedres odoriferants : les habitans y cultiuent le Tabac soigneusement : leurs cabanes sont rondes, couuertes et enuironnées de mattes, au milieu est le fouïer et au sommet un trou pour passer la fumée. Iusques ici la coste a appartenu à la Nouvelle-France exactement visitée par les François l'an c1o1ocv.

CHAP. XX.

Colonies des François sur le grand fleuve de Canada.

Après auoir paracheué la description des contrées de la Nouvelle-France, il est nécessaire que nous traitions un peu des colonies des François et de ce qu'ils ont fait en cette partie de l'Amérique septentrionale. Jacques Quartier l'an c1o1oxxxiv enuoyé par François I. Roi de France avec deux nauires vers ces païs, estant parti de France au mois d'Auril, après auoir visité la coste de Terre-Neuue, entra iusques dans le golfe de Saint-Laurent et l'ayant tout autour nauigé, et descouuert l'Isle de l'Assumption et l'emboucheure du grand fleuve, il s'en retourna en France sur la fin de Septembre.

Ayant derechef entrepris un second voyage au mois de May l'an c1o1oxxxv, il monta le grand fleuve de Canada, et alla avec de petites barques iusques à Hochelaga et plaçant une colonie de François au port de S. Croix, il y hiurna. Là cette maladie dite Scorbut, incognuë pour lors, maintenant si commune, affligea tellement ceux de cette colonie que plusieurs en moururent misérablement, les autres receurent leur santé par la décoction de quelques fueilles que les Sauvages appelloient Ammeda : cependant la haine s'accrut de telle sorte entre lui et les Sauvages, qu'ayant prius par finesse leur Cassique Donacona, et l'ayant mis dans son nauire, il trouua bon de l'emmener en France avec quelques autres. Parquoi après auoir dressé une croix de bois, où les armes de France estoient attachées avec cette

inscription *Franciscus primus Dei gratia Franciscorum rex regnat*, il s'en retourna en France au commencement de Iulliet l'an c160xxxvi. Par après cette navigation ayant esté interrompuë, enfin l'an c160xxl, le Roy de-rechef la commença avec plus grand appareil et la plus grand part de ces Sauvages estans morts, il enuoya Iean François Seigneur de Roberual en tiltre de Viceroi et Quartier comme premier maistre de nauire en Canada et Hochelaga. Quartier qui partit de France au mois de May avec cinq nauires, arriua en Aoust au port de S. Croix, mais l'ayant esproué aux précédentes années estre assés incommode, il monta avec trois de ces nauires quatre lieues plus haut, après auoir renuoyé en France les deux autres, et y ayant trouué une place commode, il y bastit le chasteau de Charlesbourg Royal, où il hi-urna avec ses gens. Mais comme le sieur de Roberual qui ne partit que l'an c160xxlii arriuoit avec trois nauires, rencontra Quartier s'en retournant avec les siens, auprès de la Baye de la Conception au costé Oriental de Terre-Neuue : lequel ne pouuant destourner de son re-tour en France, (car Quartier nioit qu'on peust avec si peu de gens brider l'insolence des Sauvages) il passa outre et entra dans le fleuue de Canada, quatre lieues au-dessus de l'Isle d'Orléans au mois de Iulliet, où il bastit le chasteau de France Roi, à quarante-sept degrés au Nord de la ligne, comme Iean Alphonse son pilote tesmoigne. Et y demeura quelques années, entreprit plusieurs voyages, mesme de visiter la riuière de Sague-nay. Il ne se trouua point quand il retourna en France : mais Lescarbott escrit qu'il fut redemandé du Roi, en-nuyé de la despense qu'il auoit faite avec peu ou point de profit. Le Marquis de la Roche essaya aussi d'y

faire quelque chose l'an c1o1o1xcviii, mais le succès n'en fut pas heureux car après qu'il eut laissé quelques-uns de ses gens en l'Isle de Sable (lesquels comme nous auons ci-dessus dit, en furent ramenés) il n'y fit rien digne de mémoire.

CHAP. XXI.

Colonies des François menees en la partie Australe de la Nouvelle-France.

Après qu'on eut mené quelques colonies en vain és contrees Septentrionales de la Nouvelle-France, les François n'essayèrent plus rien après en ces lieux-là, iusques à ce qu'enfin l'an c1o1o1ciii, Pierre de Gua Seigneur de Monts, obtint du Roi le tiltre de Viceroi en toutes les prouinces de la Nouvelle-France, qui sont entre le quarante et le quarante-sixième degré de la hauteur du pole arctique : et fut à lui seul permis par patentes fort amples, de traiter les peaux de castor et autres, en la Province de Cadie, Isle des Bretons, Bayes de S. Claire et de Chaleur, Isle Percé, Gachepé, Chichedec, Mesamichi, Lesquemin, Tadousac, et à l'une et l'autre riue du fleuve de Canada. Après que ces choses lui eurent esté accordees, ayant loé six vingts laboureurs, il partit de France le septième d'Auril l'an c1o1o1civ, et avec un heureux passage, il arriua au port aux Moutons en la Prouince de Cadie où il s'arresta premièrement et y descendit ses gens à terre : mais ayant peu après changé de résolution, il s'en alla à l'Isle de S. Croix à

l'emboucheure de la riuère des Estechemins. Là ayant le premier hiuer perdu par diuerses maladies trente-cinq de ses gens de septante neuf, pource que le lieu sembloit estre trop mal sain pour les François à cause du grand froid, l'an cLoIocv, au mois de Iuin ayant obtenu nouuelles patentes de France (car il auoit visité auparauant diuerses places et toute la coste iusques au Port Mallebarre) il lui sembla pour le mieux de transporter sa colonie au Port-Royal ; et après y auoir laissé trente de ses gens avec raisonnables victuailles, il repassa en France.

Enfin l'an cLoIocvi le sieur de Poutrincourt faisant un voyage en ces païs et singlant la coste du Sud de Cadie, rencontra les gens que le sieur de Monts auoit laissé au Port-Royal, qui tachoyent de s'en retourner en France, qu'il ramena de bon gré à leur colonie. L'hiuer auoit esté plus douce cette année là qu'aux précédentes, et auoit esté moins suiet au Scorbut. Après auoir au printemps remarqué diligemment toute la colonie au Port Malebarre et plus outre, ils retournèrent sur l'hiuer à leur colonie. Cependant comme l'an cLoIocvii les lettres de priuilege eurent esté abolies en France et la traite de la pelletterie permise à tous, le sieur de Monts ne pouuant plus supporter la despense, fut contraint de ramener ses gens de la colonie du Port-Royal en France.

Poutrincourt ayant avec un plus grand appareil mené l'an cLoIocx de nouvelles gens au Port-Royal et y ayant trouué les maisons encore entieres seulement descouuertes ; il s'appliqua premièrement à cultiuer et ensemençer les champs ; par après il fit baptiser plusieurs sauvages encore qu'ils ne fussent que bien légèrement instruits aux principes de la Religion chrestienne, et entre les

premiers leur Cassique Menbertou, vieux comme ils disoyent de cent ans, lequel il nomma Henri du nom du Roi de France. Après ces choses Poutrincourt enuoya son fils en France au commencement de l'automne ; lequel ayant raconté par ordre à la Royne, vefue (car le Roi auoit esté un peu auparauant traitreusement assassiné) tout ce qui s'estoit passé en la Nouvelle-France ; les Iesuites qui estoyent en cour et qui y pouoyent beaucoup, recherchèrent de tout leur pouuoir la Royne, afin que quelqu'un de leur ordre fust enuoyé en la Nouvelle-France, avec une pension annuelle de deux mille liures, remonstrans que cela leur auoit esté un peu auparavant promis par le Roi ; et après qu'ils eurent aisément impetré cela, ils esleurent deux de leur compagnie Pierre Byard et Edmund Massé pour faire cette charge : qu'ils enuoyèrent à Dieppe où il y auoit deux nauires appareillés par deux marchands, qui auoyent contracté société avec Poutrincourt : mais comme ils sceurent (Les-carbot lib. 5) que ces Iesuites estoyent venus pour monter sur leurs nauires, ils commencerent à s'y opposer fort et ferme, à cause que le parricide du Roi estoit encore trop profondément engravé dans leur cœur et ne peurent estre induits d'hasarder leurs moyens pour entretenir une colonie : laquelle seroit en quelque façon sous la puissance des Espagnols ; s'offrans d'y mener librement des Religieux de quel ordre on voudroit ; mais quand aux Iésuites qu'ils n'en vouloyent point, si ce n'est qu'il pleust à la Royne pour nettoyer à la fois tous les immondices de la France, d'enuoyer à la Nouvelle-France tout l'ordre ensemble ; ils requeroient en outre, que si la résolution estoit prinse de les y enuoyer, qu'elle les rembourçast des frais faits pour esquiper ces deux na-

uires: Or comme il ne fut pas possible par raison aucune de leur faire changer d'opinion, la Royne trouua bon qu'on payeroit aux dits marchands deux mille escus pour leurs nauires: par ainsi les Iésuites après auoir amassé de leurs amis et fauteurs une grande somme d'argent pour cet effect, payerent les marchands et contractèrent avec le fils de Poutrincourt sur certaines conditions et enfin en Ianvier l'an c1oIocxi partans de la France, ils arriuerent aux festes de la Pentecoste au Port-Royal. Là les Iésuites selon leur naturel, se meslant de toutes affaires, mesme hors de leur charge et vocation, travaillèrent principalement si imprudemment en la conuersion des Sauuages qu'il s'esmeut une grande querelle entr'eux et Poutrincourt: qui s'en retournant en France, afin d'auertir plus à plein la Royne de ce mauuais menage, laissa son fils en sa place qui s'accorda encore beaucoup moins avec les Iésuites. Le Père estant de retour pource qu'il estoit entièrement epuisé par les pertes précédentes et nullement capable de refoncer de nouveau, il fut persuadé par les Iésuites de faire participant de son contract la Marquise de Guerceuille, femme fort riche et qui aimoit grandement les Iésuites: l'accord fait elle enuoya au plustost en la Nouvelle-France Gilbert du Thet du mesme ordre, Poutrincourt demeurant en France: c'eslui-ci estant arriué à la colonie, print avec ses compagnons de telles querelles contre le gouuerneur, qu'il l'excommunia et interdit la communion à tout le reste de la colonie: la paix estant pourtant peu après faite et Gilbert ayant esté renuoyé en France, il n'y eut moyen qu'il n'employast, principalement par l'intermission de la Marquise de Guerceuille, pour exclure du tout Poutrincourt, et brouilla tellement

les affaires qu'on ne peust à temps enuoyer secours à la colonie, qui fut cause que les habitans d'icelle passèrent cet hiuer misérablement à faute de victuailles. Mais les Iésuites après auoir obtenu de la Royne quatre tentes Royales aussi un grand appareil de guerre et plusieurs presens de quelques particuliers, ils entreprirent au mois de Mars l'an c160cxiii, un nouveau voyage en la Nouvelle-France. Et comme estans arriués au Port-Royal, ils n'eurent trouué personne que leurs compagnons et deux autres, les ayans prins, ils tournerent leurs cours vers la riuère Pentagouët où ils auoyent résolu de se placer : ils descendirent commodement, bien qu'ils y eurent grande dispute avec les naturels, qui leur tourna à leur totale ruine. Les Anglois y arriuèrent lors avec un nauire commandé par le capitaine Argalle qui venoyent de Virginie pour visiter cette coste ; les Sauvages se seruans de cette occasion, aduertirent par messenger le capitaine de la venue des Iésuites en leurs terres, qui sans perdre temps y alla avec toute diligence. Gilbert du Thet espouuanté de son arriuée si soudaine mit ses gens en armes et s'essaya de chasser à coups de canon les Anglois ; mais ils abordèrent le nauire François d'une telle furie qu'ils s'en rendirent maistres aisément. Gilbert et trois autres demeurans morts sur la place et quelques autres griesuement blessés ; les autres deux Iésuites et plusieurs autres furent prins prisonniers, quelques-uns se sauuerent avec une chaloupe. Argalle emmena premierement le nauire et les prisonniers en Virginie ; et retournant derechef à cette riuère, il rasa entièrement la forteresse des François et planta une colonne au lieu de la croix qu'ils auoyent dressée et y attacha les armoiries d'Angleterre : il ruina aussi les

ouvrages des François en l'Isle de S. Croix et estant allé au Port-Royal, trouuant la place vuide, le ieune Poutrincourt estant lors absent, il demolit tous les édifices qui y estoyent et laissa la place deserte. Poutrincourt l'an c1610cxiu arriuant à ce port et trouuant les choses en cet estat, voyant son dessein rompu et imputant le dommage receu par les Anglois à la temerité des Iesuites, il s'en retourna en France, ou peu après il fut tué combatant pour son Roi. Voilà ce qui a esté fait par les François en la partie Australe de la Nouvelle-France.

CHAP. XXII.

Discours de ce que les François ont fait ès regions Septentrionales de la Nouvelle-France.

Le marquis de Monts duquel nous auons fait mention au Chap. précédent, ayant laissé la partie australe de la Nouvelle-France tourna son dessein l'an c1608cvi sur la Septentrionale : et ayant obtenu priuilege du Roi, il enuoya Champlain en tiltre de son lieutenant au grand fleue de Canada ; lequel estant premierement arriue au port de Tadousac, après auoir interdit la traite à quelques nauires de S. Malo, qu'il y trouua avec les Sauuages, il monta de l'autre costé du fleue iusques à Québec, ayant trouué un lieu propre pour s'y placer, il y fortifia un chasteau de fossés et de remparts, sur la hauteur de quarante-six degrés et quarante scrupules. Il y sema du

froment au commencement d'Octobre, du segle au milieu, et planta des vignes à la fin. Le Scorbut attaqua au mois de Feburier dix-huict de ses gens, dix desquels en moururent et cinq autres de disenterie; la terre fut couuerte de neges fort hautes iusques au commencement d'Auril, auquel temps elles commencerent à se fondre. Et comme desia de vingt-huict qui y auoyent hiuerné, il n'en restoit plus que huict, encore presque tous malades; au mois de Iuin l'an c1oIocrx il leur arriua du secours de France fort à propos. Champlain l'ayant receu, entreprint un voyage avec les Ochataguins et les Algoméquins à l'encontre des Iroquois, et ayant monté le sault, il entra dans le lac, et après que plusieurs de ces sauuages eurent esté tués et quelque peu prins prisonniers, il retourna sans dommage avec ces gens à Québec, où ayant laissé Chauuin pour commander en son absence à la colonie, il s'en retourna en France. L'an c1oIocxi il y retourna derechef et y ayant trouué ses gens en bonne santé, il attaqua derechef avec les Sauuages ses alliés les Iroquois, et en ayant fait grande boucherie; plusieurs d'entr'eux prins prisonniers et emmenés en dure seruitude par ces cruels Sauuages, il s'en retourna premièrement à sa colonie et delà en France après auoir laissé dix-sept hommes seulement. L'an c1oIocxi retournant desia pour la troisième fois en cette partie de la Nouvelle-France, après auoir remarqué un lieu fort propre pour placer une colonie auprès du grand sault de S. Louys, n'y ayant pourtant pas encore placé aucunes gens, il hasta son retour en France. Car comme de diuers ports de France il arriuoit confusément des nauires au grand fleuue pour traiter la pelleterie, il ne receuoit pas de profit de ces commerces, et mesme un

chacun de ceux qui y alloient, souffroyent de grands dommages. Champlain pour préuenir à cela, persuada au Roi de faire protecteur de ces expéditions, le Comte de Soissons premièrement, puis après le prince de Condé, et lui pour lieutenant. Honoré de cette dignité, il entreprint un quatrième voyage vers la Nouvelle-France au mois d'Auril l'an c1010cxiii, et avec une heureuse nauigation il arriua à Québec le VII de May, où il trouua ses gens en bonne disposition. Or, après auoir un peu rafraichi ses soldats, il entreprint un voyage au dedans du païs, adioustant trop de foi aux menteries d'un certain Nicolas Vignau, qui affirmoit constamment que les Sauuages l'auoyent mené l'an précédent à la veue de la mer du Nord, iusques à ce que les Sauuages et la chose mesme lui fist cognoistre le mensonge, ainsi il retourna sans rien faire premièrement à sa colonie, puis de là en France. Mais par après il entreprint un cinquième voyage l'an c1010cxv, menant avec soi quatre Religieux de l'ordre des Récolés, pour conuertir les Sauuages à la Religion Chrétienne, et arriua le XXV de May à Tadousac, puis delà à Québec, et enfin au sault de S. Louys, où plusieurs Sauuages de diuerses Prouinces estoyent assemblées. La mesme année, il fit une entreprise contre les Iroquois de laquelle l'issue fut telle; c'est qu'ayant attaqué et batu en vain quelque temps un village des ennemis, Champlain fut blessé de deux coups, et la chose demeurant sans effect, il s'en retourna avec grand danger à ses gens l'an c1010cxvi sur la fin de Iuin, et delà il s'en alla en France au mois de Septembre. Après cela il partit desià pour la sixième fois de France au mois de May, arriua à Tadousac au mois de Iuin et s'en retourna sur la fin d'Aoust en

France. Voilà ce que les François ont fait ès pays Septentrionaux de la Nouvelle-France, que j'ai rapporté comme il est contenu ès commentaires de Champlain : Je n'ai peu sçavoir ce qu'on a fait depuis, ni ce qui est advenu à cette colonie ; si ce n'est qu'il est assés notoire que ces lieux sont pour le iourd'hui fort fréquentés des François pour y trafiquer.

CHAP. XXIII.

De la Nouvelle-Ecosse concédée par lettres patentes du Roi de la Grande-Bretagne au Cheualier Guillaume Alexandre.

Auant que paracheuer ce liure, ie ne puis oublier de dire qu'une bonne partie de la Nouvelle-France, que nous auons ci-dessus nommée Cadie, fut concédée l'an c1o1ocxxi par Iacques Roi de la Grande-Bretagne, sous le tiltre de Nouvelle-Escosse avec particulieres lettres d'octroi au Sieur Guillaume Alexandre Cheualier, lesquelles lettres après la préfacé contenoient ces choses.

“ Nous auons concédé et disposé, dõnons, concédons
“ et disposons par la teneur de ces présentes Lettres, au
“ susdit Sieur Guillaume Alexandre, ses heritiers, ou à
“ tous ceux à qui il l'assignera, en héritage toutes et
“ chacunes les terres de la Contiente, ensemble les Isles
“ situées et adiacentes à l'Amérique entre le Cap ou
“ Promontoire appellé communément Cap de Sable, es-
“ tant enuiron la hauteur de quarante-trois degrés de la
“ ligne æquinoctiale vers le Nord ; et de ce Cap suiuant

“ la coste de la mer vers l'Ouest iusques au haure de S.
“ Marie, (vulgairement S. Maries Baye) et delà vers le
“ Nord trauersant par uné droite ligne l'entrée ou l'em-
“ boucheure de ce grand haure, qui court dans les terres
“ vers l'Est entre les régions des Souriquois et Esteche-
“ mins iusques au fleuee nommé vulgairement de S.
“ Croix : et iusques à la source ou fontaine plus esloi-
“ gnée de deuers l'Ouest d'icelui, qui première entre
“ dans le dit fleuee ; d'où par une ligne droite imaginée,
“ laquelle en findra continuer et courir par les terres
“ vers le Nord, iusques au prochain haure, fleuee ou
“ source se deschargéant dans le grand fleuee de Cana-
“ da : et delà continuant vers l'Est du long la coste du
“ dit fleuee de Canada iusques à la riuère, haure, port
“ ou riuage communément cognu et appelé du nom de
“ Gachepé ou Gaspé ; vers le Sud-sud-est iusques aux
“ Isles appellees Baculaos ou Cap-Breton, laissant les
“ dites Isles à la droite, et le golfe du grand fleuee de
“ Canada ou grand haure et les terres de Neuw-found-
“ land, avec les Isles appartenant aux dites terres à
“ gauche ; et derechef iusques au Cap ou promontoire
“ susdit du Cap Breton estant sur la hauteur de qua-
“ rante-cinq degrés ou enuiron : et du dit Cap-Breton
“ tournant vers le Sud-ouest au susdit Cap de Sable où
“ nous auons commencé nostre delineation enclouant et
“ enfermant entre les dites costes et riuages, et leurs
“ circonferences depuis la mer iusques à toutes les terres
“ de la Contiente, avec les fleuues, torrents, bayes, ri-
“ uages, Isles et mere y adiacentes au-dessous six lieues
“ vers quelque costé que ce soit, soit de l'Ouest, Nord-
“ est et de l'Est des costes et riuages et leurs enceintes :
“ Et du Sud-sud-est (comme gist le Cap Briton) et du

“ costé du Sud d’icelui où est le Cap de Sable, toutes les
“ mers et Isles vers le Midi de leurs dites costes marines,
“ enfermant cette grande Isle communément appelée
“ l’Isle de Sable ou de Sablon, estant vers Carban, vul-
“ gairement dit Sout Southeast à enuiron trente lieues
“ du dit Cap Briton en mer et estant sur la latitude de
“ quarante-quatre degrés ou enuiron. Lesquelles dites
“ terres seront tousiours par ci-après appellees Nouvelle-
“ Escosse en l’Amérique. Et lesquelles le sieur Guil-
“ laume diuisera en telles parts et portions qu’il trouuera
“ bon et leur imposera nom à sa volonté. Ensemble
“ auec toutes sortes de mines, tant de nobles metaux d’or
“ et d’argent, qu’autres de fer, cuyure, estain, airain,
“ etc.”

Nous auons iusques ici exprimé les mots du dit priuilege, fidèlement comme ils y sont contenus, par lesquelles les limites de la Nouvelle-Escosse en l’Amérique sont spécifiés. Le Sieur Guillaume Alexandre enuoya aussitost l’an c^ol^oc^oxxi un nauire auec quelques gens pour chercher uue place commode pour habiter ; qui estans partis un peu tard, hiuernèrent en Terre-Neuue au port nommé vulgairement S. Ieans port, et puis après l’an c^ol^oc^oxxiii estans passés outre le costé du Sud de cette Isle, ils abordèrent premièrement au port dit des François Port au Mouton qu’ils nommèrent S. Lucas Baye ; et puis delà ils allèrent à un autre deux lieues plus outre, qu’ils appellèrent Iolly port, enfin au port Noir à douze lieues de là, où ils changèrent leur cours premièrement vers Terre-Neuue, et puis delà en Angleterre. Je ne sçai ce qu’ils ont fait depuis : si ce n’est que ie trouue que les noms de ces Prouinces ont esté changés par

Guillaume Alexandre, dans la charte Géographique nouvellement imprimée en Angleterre, dans laquelle la Peninsule Cadie est nommée Nouvelle Calédonie et la part Septentrionale qui regarde Gaspé, Nouvelle Alexandrie, et les autres lieux aussi nommés de nouveaux noms à leur mode. Voilà ce que nous avions à dire de la Nouvelle-France.

